

Jean-Pierre Onimus

**Le dernier été du Tameyé
ou la marée des souvenirs**

*« Ce n'est point par l'horreur du laid mais par l'attrait du beau que nous
devons enseigner le beau. Le beau doit ignorer le laid. » (Peggy)*



AVERTISSEMENT.....	3
AU-DELA.....	4
LE TAMEYE	14
MAMAN.....	25
LA FAMILLE.....	29

AVERTISSEMENT

Douglas Hofstadter dans son dernier livre « I am a strange loop » avance l'idée que la conscience d'un homme peut survivre parce qu'elle s'instancie sur d'autres supports physiques, d'autres cerveaux humains. Le terme « instanciation » est un terme inventé pour les besoins de la programmation informatique, il signifie la création d'un objet virtuel, connu par ses propriétés, sur un support physique comme la mémoire de l'ordinateur.

« I tend to think that although any individual's consciousness is primarily resident in one particular brain, it is also somewhat present in other brains as well, and so, when the central brain is destroyed, tiny fragments of the living individual remain –remain alive, that is.»¹

Cette idée, il l'avance après la mort de sa femme à 43 ans. Il sent la conscience de sa femme continuer à vivre dans son cerveau, elle s'instancie en quelque sorte en utilisant tout ce qui reste d'elle dans sa mémoire, des souvenirs, des expériences communes, des écrits d'elle qu'il peut relire.

Ce livre n'a pas pour ambition une exégèse des textes ou des livres publiés par Jean Onimus. Tout lecteur dont la curiosité serait excitée pourra se référer aux œuvres de Jean Onimus dont la liste est fournie en annexe. Ce livre n'est pas plus une biographie de la vie de Jean Onimus, bien que certains aspects de cette vie soient abordés.

En fait ce livre a pour ambition (sans doute trop présomptueuse) de faire revivre Jean Onimus comme Douglas Hofstadter l'a fait pour sa femme en l'instanciant dans mon cerveau. A sa mort, j'avais une vision de la philosophie de papa, de l'objet de sa recherche, j'avais surtout conscience de ces liens affectifs de la vie courante qui me parlaient sans cesse, cherchant à comprendre, à revivre. J'ai eu envie alors de compléter cette connaissance de papa. Je me suis plongé dans un fatras de petits papiers, « des déchets » disait-il, qui contenaient ses dernières pensées ou des idées de livres jamais concrétisés ou même des morceaux de mémoires jamais terminés.

Il y avait là les derniers écrits qu'il a pu rédiger avant de perdre la maîtrise de sa main et de devenir illisible. Il y avait aussi un paquet appelé [Mémoires](#) qu'il avait commencé de rédiger avec l'objectif de raconter ses nombreux voyages ; entre chaque voyage, se glissent des textes plus personnels, « *hors sujet* » comme il les appelle.

J'ai aussi réussi à remonter dans le temps en lisant les nombreux courriers échangés avec ses parents pendant sa vie estudiantine à Paris et ses premiers postes en Tunisie et en Roumanie et surtout en découvrant ce Livre de Consolation, un journal qu'il a écrit en 1943 quand la France semblait déboussolée et sans perspective après le cataclysme de la défaite.

J'ai ainsi senti petit à petit sa conscience s'instancier dans mon cerveau, il était là, il me parlait comme nous n'avons jamais réussi à nous parler dans la vie réelle. Je n'avais plus peur de lui, je savais répondre, je me suis mis à écrire. C'est ainsi que ce livre est venu, tout naturellement. C'est lui qui parle en utilisant le support de mon cerveau.

Référence des textes cités : Pour les textes publiés de Jean Onimus, la référence complète est indiquée en note de bas de page. Pour les textes non publiés (notes, mémoires, Livre de Consolation, etc.), on indique simplement la source en fin de citation. Le nom de l'auteur est indiqué uniquement si le texte n'est pas de Jean Onimus.

¹ Douglas Hofstadter in « I am a strange loop », Basic Books, 2007

AU-DELA

Septembre s'achève à Valbonne, sur la Côte d'Azur. Il semble qu'en ces mois de transition, le temps s'écoule plus vite. Il y a une sorte de pause en hiver et en été, une sorte de stabilité. Depuis huit jours, la mutation s'accélère : chaque jour annonce l'approche du froid. L'air est frais, l'herbe reverdit par endroits, les cigales se taisent l'une après l'autre, hier j'ai entendu la dernière. Les dernières figues se dessèchent sur l'arbre et la vigne, lourdement chargée, attend la vendange. La mer à Cannes est moins bleue, plus pâle ; l'eau est troublée des tempêtes récentes. Elle a de plus en plus la teinte lavée du ciel et ce matin la baignade avait retrouvé une saveur printanière : même surprise de l'eau froide, même gifle dans le ressac, même brise qu'au mois de mai.

Septembre marque la fin de l'été avec ses joies enfantines et son insouciance, une nouvelle ère commence, pleine d'inconnu. C'est bien ce que je ressens ce matin en revenant pour la première fois au Tameyé, seul. La maison est fermée, il n'y a pas un bruit, c'est presque inconcevable après le grand chambardement de l'été. Il y avait toujours du monde pour les entourer, Odile y a consacré ses vacances, retardant même son retour au Canada, Michel avec sa femme a assuré la permanence pour la deuxième phase jusqu'à la fin août. Parce qu'il y a eu deux phases, deux agonies que nous avons assistées, supportées, accompagnées du mieux que nous avons pu.

C'est la première fois que je reviens dans son bureau, sa bibliothèque, depuis qu'ils sont morts tous les deux. La bibliothèque de papa ! Enfant j'entrais là avec une certaine appréhension, ce n'était sûrement pas un endroit de jeu et nous évitions soigneusement de nous en approcher. C'était dans notre maison du Col de Villefranche que papa avait baptisée La Pinède, la maison de notre enfance. Et puis la bibliothèque s'était déplacée au Tameyé, mais elle était restée la même. Une grande pièce tapissée de livres partout où il n'y a pas de fenêtre, un fauteuil, une chaise et le meuble proprement dit, en bois très lourd, sans doute un héritage de ses parents. Au Tameyé, c'est lui qui l'avait fait construire spécialement, prévoyant sa retraite en cet endroit. Il l'a fait construire en pensant à la bibliothèque, autour de la bibliothèque en quelque sorte. Dans cette bibliothèque, il y des centaines de livres accumulés au cours des années et certainement tous lus, j'en suis sûr.

Il aimait sa bibliothèque, sans doute parce qu'elle était partie prenante de sa mémoire. Il avait besoin de sa bibliothèque quand il écrivait. Il fallait qu'il soit seul avec elle. On ne sait pas ce qui se passait alors, mais j'imagine facilement un échange : les livres se mettent à parler dans le silence étouffé qu'on trouve dans toute bibliothèque et l'aident à formuler sa pensée. Parfois il devait se relaxer sur son fauteuil : c'est ainsi que je le vois, assis la tête posée sur l'appui, levant les yeux vers les rayons qui montent jusqu'au plafond et contemplant longuement cette accumulation de créativité purement intellectuelle. Il avait tout lu et quand, par hasard, son regard tombait sur un livre, celui-ci se réveillait et le regardait plein de suggestions. Peut-être alors se levait-il, invinciblement attiré par ce livre ; il l'extrayait du rayon et se plongeait encore une fois dans sa lecture. Quelques minutes suffisaient et il pouvait alors reprendre son travail de création. Pendant son agonie, il a levé plusieurs fois la main vers un coin de la bibliothèque.

Peut-être cherchait-il encore un livre, un texte qu'il aurait voulu qu'on lui lise. Mais nous n'avons jamais compris et le livre est resté muet.

Il aimait sa bibliothèque et je me rappelle le drame que cela a été quand il avait fallu en démonter tout un pan pour réparer un tuyau de chauffage. Il n'était déjà plus beaucoup vaillant et ne devait plus depuis longtemps aller chercher un livre dans les rayons, mais pourtant ce démontage l'avait catastrophé : les livres ne seraient plus à leur place, la place qui leur convenait, là où il avait l'habitude de les voir.

C'est aussi dans cette bibliothèque qu'ils sont morts tous les deux. Nous l'avions aménagé en chambre à coucher parce que c'était plus accessible. Avec une salle de bain attenante, ils n'étaient plus obligés de monter à l'étage, c'était commode. Alors cette bibliothèque a été le lieu des agonies pendant cet été 2007. D'abord papa et ensuite maman qui n'a pas voulu lui survivre plus de quelques semaines. La bibliothèque a ainsi joué le rôle de chambre mortuaire, c'est là qu'ils ont été préparés selon le rituel des pompes funèbres, c'est là qu'on a pu les visiter avant de les placer dans leurs cercueils à un mois d'intervalle.

J'hésite un peu à entrer, il y a un vécu trop lourd dans cette bibliothèque. Je nous revois, nous les sept enfants, rassemblés autour du cercueil, celui de papa, puis comme une répétition celui de maman. Ils auraient été contents, je suis sûr, de nous voir tous les sept rassemblés. Papa voulait tellement que la famille reste unie dans cet esprit fraternel, de « bon sens familial » qu'il avait su créer. Rien n'a changé, les lits sont toujours là, côte à côte, mais ils sont devenus froids, vides, bien rangés, à jamais. Pourrais-je y dormir un jour ?

Tout est normal, c'est la fin de l'été, il fait encore chaud, pourtant un frisson me secoue : il est là, je le sens. La bibliothèque le fait revivre, c'est absurde. Les livres me regardent, ils semblent approuver ma venue. Une immense tristesse règne, une nostalgie infinie, pourquoi n'est-il pas là assis à son bureau comme d'habitude ?

Maîtrisant ce sentiment d'angoisse, je vais m'asseoir à sa place. C'est la première fois depuis sa disparition ! Autour de moi la bibliothèque m'observe, il n'y a pas un bruit, mais j'entends quelque chose dans ce silence ouaté des livres qui dorment. J'ai peur, peut-être vaudrait-il mieux abandonner ? Un long moment d'incertitude et alors je comprends : la bibliothèque est en deuil. C'est un choc, je n'avais pas encore pris conscience du deuil, les choses s'étaient déroulées comme elles devaient se dérouler, mais je n'avais pas compris que c'était la fin d'une époque, que rien ne serait plus comme avant.

Assis à son bureau, je commence à feuilleter des papiers étendus là. Du papier jaune, toujours jaune. C'était l'habitude de papa, une méthode qu'il a peut-être commencée à élaborer pour l'élaboration de sa thèse sur Péguy pendant la guerre. Pour commencer tout travail, il lui fallait du papier jaune. Cela se trouvait dans une papeterie à Nice, près de la place Masséna. Je n'en ai jamais vu ailleurs et je me demande si le papetier ne gardait pas un petit stock spécialement réservé pour lui. Pendant la guerre et tout de suite après, on ne trouvait peut-être pas autre chose, mais l'habitude était prise et le papier jaune a continué à faire partie du décor nécessaire. Il commençait par découper des feuilles en quatre, chaque petit morceau étant destiné à noter une idée. Il fallait que le paquet devienne suffisamment épais pour que le livre projeté prenne une consistance réelle. Alors il triait. Il triait les petits morceaux par chapitre. Il ne lui restait plus qu'à rédiger, utilisant les idées dûment enregistrées pour chacun des chapitres. Il écrivait sur des demi-feuilles, jamais sur des feuilles entières. Le vide d'une grande feuille lui faisait-il peur ? Il rédigeait à la main, bien sûr, utilisant un stylo avec une plume ou l'équivalent moderne. Il n'aimait pas les stylos-billes.

C'était à maman qu'échoyait la tâche de déchiffrer l'écriture fine et souvent abrégée. Elle tapait sur une machine à écrire classique, elle n'avait jamais appris et elle ne tapait certainement pas avec la dextérité d'une dactylo professionnelle, mais elle en profitait pour apporter des corrections ou même reprendre certaines phrases quand cela ne lui semblait pas bien dit. Tous les livres de papa sont passés par ce moule, sauf les derniers que nous avons été obligés de prendre à notre charge. Pour cela d'ailleurs, nous demandions à papa de nous dicter les pattes de mouches qu'il avait écrites, c'était plus efficace que de discuter de longs moments sur une interprétation.

Ce ne sont pas les tiroirs du bureau qui m'intéressent, je sais ce qu'ils recèlent, rien d'intéressant. Quoique leur visite puisse surprendre : Outre la paperasserie vivrière (banques, factures, sécurité sociale, etc.), on peut trouver des pierres et des coquillages, souvenirs de ses premières passions quand il était enfant à Cap d'Ail.

Je voudrais fouiller ces placards qu'on ne regardait jamais, il y a dedans des amas de paperasserie poussiéreuse, peut-être des papiers de famille, des trésors insoupçonnés. Nous connaissons si peu leur histoire ! Ils ne parlaient pas beaucoup d'eux-mêmes, de leurs parents, de leur jeunesse. Fils et fille unique, ils avaient toujours vécu seuls et la solitude ne porte peut-être pas aux confidences. Les grands-parents auraient pu nous raconter, mais ils sont morts trop vite, la famille avait à peine commencé à se constituer. Ils sont morts pendant la guerre tous les quatre et je n'en garde aucun souvenir.

C'est dans ces placards poussiéreux que je découvre deux boîtes en carton pleines de lettres. C'est le courrier échangé avec ses parents, surtout avec sa mère, pendant sa période parisienne, puis après l'agrégation pendant les années d'expatriation en Tunisie (son premier poste) et en Roumanie. Je découvre alors cette relation forte qu'il avait avec sa mère. Tout le courrier est là, peut-être quelques centaines de lettres écrites par lui et les réponses de sa mère, parfois de son père.

Alors je ferme les yeux et je vois Cap d'Ail revivre, la maison de son enfance, les Bruyères et ce petit garçon solitaire qui ne va même pas à l'école, un garçon choyé par sa mère qu'elle appelle « mon mouton ». Mais il a déjà une curiosité naturelle, un dynamisme innocent qui le pousse à interroger la nature. Ainsi il s'est intéressé à la géologie des montagnes de la Côte d'Azur. Je retrouve un vieux cahier d'écolier qu'il a appelé le « Musée du Cap Fleuri ». Ce cahier contient des photos et des études sur la géologie locale, des vieilles photos qui montrent des paysages sauvages là où maintenant il y a tant de constructions ! Cette passion pour la géologie l'a conduit à réaliser toute une collection de pierres. Je me rappelle cette collection dans la maison de notre enfance à La Pinède. C'était une petite armoire toute tapissée de casiers étiquetés. Chacun contenait un type de pierre. Cela avait duré un temps, puis la passion des pierres l'a abandonné. Mais plus tard, lorsqu'il nous emmenait dans des balades en montagne, il savait nous expliquer la nature des pierres, leur origine, le processus de leur formation.

Après les pierres (ou avant ?) il s'est passionné pour les étoiles. A Cap d'Ail à cette époque des années 1910, il n'y avait que deux ou trois maisons et sans doute qu'un nombre limité de réverbères, ce qui limitait la pollution lumineuse que nous connaissons aujourd'hui. Les nuits dans le ciel méditerranéen devaient être superbes et l'enfant s'était mis en tête de comprendre les étoiles. Il avait fabriqué une lunette avec un tube en carton et perché dans un arbre du jardin, il contemplait les étoiles, cherchant à les repérer les unes des autres. Voyant cette nouvelle passion, ses parents lui avaient sans doute fourni des livres scientifiques qui expliquaient la carte du ciel. Plus tard quand nous nous retrouvions tous autour du feu de camp en montagne, dans un endroit perdu comme il savait en trouver, le ciel explosait au-dessus de

nous donnant l'impression d'une immensité vertigineuse. Il nous expliquait alors le ciel, nommant chaque étoile et le rendant ainsi habitable.

A Cap d'Ail, il y a la mer et l'enfant n'a pas manqué de s'y intéresser. Il s'est mis dans la tête de construire un petit bateau sur lequel il réussit à gréer une voile. Avec ce bateau il se mit à écumer les abords de la côte, manquant sans doute plusieurs fois de se noyer. Mais ce bateau construit de ses mains lui procura un plaisir tel qu'il nous en parlait souvent et ne manquait pas, lors de pèlerinages que nous faisons avec lui à Cap d'Ail, de nous montrer la grotte au bord de la mer où il le mettait à sec.

Ce plaisir qu'éprouve l'artisan devant un travail réussi l'avait tellement marqué que plus tard il voulut que je me lance dans la même expérience. Il m'acheta les planches et un plan pour m'inciter à construire aussi mon bateau. J'appris ainsi à mettre en place les varangues sur la quille, à déformer les planches pour en faire les bordées, à calfater. Je construisis ainsi un petit canot qui nous a été bien utile quand nous avons eu un bateau du type Dragon ancré dans le petit port de St Jean Cap Ferrat.

A Cap d'Ail il y a aussi la montagne qui commence juste au-dessus du rivage et l'enfant en a tout de suite acquis la passion. Ici il suffit de l'entendre écrire le souvenir de son premier camping :

Mes parents m'avaient donné dès l'âge de 10 ans une petite tente en soie, sans double toit ni tapis de sol. Elle ne pesait rien et j'ai souvent demandé la permission d'aller la dresser dans le jardin des Bruyères pour y dormir les nuits d'été. J'aimais le réveil matinal à la montée du soleil, je revenais affamé de ces nuits à la belle étoile au bord de la mer. Cette tente m'a suffi pendant plus de dix ans. Je l'emportais pour aller dormir sur les montagnes voisines, tel que le pic de Baudon. Un jour j'avais pris un disque « Variations sur un air montagnard » de Vincent d'Indy avec le trop lourd tourne-disque. Je l'ai fait tourner dans la nuit et la solitude : j'ai compris ce jour là que certaine musique a besoin de plein air et d'isolement. Quand on campe, il faut éviter les campings ! Il faut trouver un terrain vierge dans les alpages de la montagne ou un endroit original où personne n'imaginerait séjourner, comme cette nuit sur un rocher au large de l'île Sainte Marguerite.

[Mémoires \(2000\)](#)

Peut-être était-ce la solitude de son enfance qui développa chez lui cette sensibilité, cette ingénuité pleine de rêves romantiques. Lui-même se décrit dans ses mémoires comme un *garçon un peu naïf, aux idées bizarres et surtout dévoré du désir de vivre intensément*. Vivre intensément, c'est, je crois, le maître mot de sa vie et l'écriture sera pour lui le moyen. Il a certainement rêvé d'être poète quand il était étudiant à Paris, la poésie restera un fondement essentiel de son parcours intellectuel.

Fils unique dans une famille très bourgeoise et très catholique au sens strict du terme, il n'alla jamais à l'école. Une « nurse » anglaise s'occupa de son éducation jusqu'à ce qu'il parte à Paris pour le baccalauréat et la khâgne. Pour compléter le tableau, il suffit d'ajouter que sa mère, qu'il aimait beaucoup, ne voulut pas le laisser seul la première année à Paris ! Avec sa mère il entretenait par la suite une correspondance très suivie, une correspondance soigneusement conservée par les deux parties et dont la lecture fait apparaître ces illuminations, ces enthousiasmes qui le prenaient parfois et qui reflètent peut-être le moyen qu'il avait choisi pour se libérer du joug familial. La littérature et l'écriture allaient être ses bouées de sauvetage qui lui permettront d'émerger. Écoutons-le dans ses mémoires :

Je m'étais fait inscrire en hypokhâgne à Louis le Grand. Mes parents, toujours soucieux de mon environnement, m'avaient trouvé une chambre à l'hôtel Jean Bart. Il suffisait de traverser le Luxembourg pour

être au lycée et ces quatre promenades quotidiennes m'ont fait beaucoup de bien. A chaque instant le Luxembourg change d'aspect et je reprenais contact avec la terre, même avec la voile en louant un petit bateau près du bassin.

L'hypokhâgne est dans la vie une étape heureuse. J'en témoigne en tant qu'élève et plus tard en tant que professeur : c'est un moment magique. On découvre les « lettres » dont on n'avait eu au lycée qu'un aperçu scolaire et stéréotypé ! D'excellents professeurs vous apprennent à aimer, à admirer les textes. On se récitait des vers en grec, latin, français, anglais avec un plaisir gourmand. J'étais assis à côté d'Henri Queffélec qui me citait Eluard dont personne ne m'avait encore parlé ! Un autre voisin, devenu prêtre, me lisait des pages de Péguy et Claudel. La culture circulait partout et même les échos du Sénégal profond m'arrivaient par Léopold Sédar Senghor quand celui-ci consentait à s'éveiller de son mutisme et parlait de son village de pêcheurs, Joal près de Rufisque. On découvrait en lui, sous l'épaisse couche scolaire, un souffle épique respiré avec la Terre-Mère.

La littérature, c'est l'expérience humaine telle qu'elle s'est déposée dans les genres littéraires les plus variés, dans tous les pays, à travers les siècles. Pour connaître les hommes, il faut lire et relire cette immense confidence tissée de rêves, de cauchemars, d'émerveillements et d'amours.

Mémoires (2000)

Assis au bureau devant ces deux boîtes de carton, je continue à feuilleter ces lettres, je découvre cette période exaltante de sa jeunesse. Je connaissais mon père en tant que fils, souvent il nous parlait de Cap d'Ail et ces dernières années, nous aimions l'emmenner en pèlerinage revoir sa maison des Bruyères, la maison de son enfance. Il nous racontait alors des anecdotes de cette vie à Cap d'Ail, mais je n'avais jamais mis le nez dans ces lettres échangées avec sa mère, ni dans ces mémoires qu'il écrivait encore avant de mourir.

Sa mère, Adeline Fournier, disposait d'une petite fortune après avoir vendu sa propriété de Rambervillers dans les Vosges. C'est elle qui fait construire la maison des Bruyères qui sera la maison d'enfance de Jean, une maison au bord de la mer, entourée de pins maritimes, isolée à l'époque avec pour seuls voisins les cousins Onimus, une maison magique qui accompagnera l'enfant dans ses rêves. Nous l'avons emmené en pèlerinage à la dernière Toussaint revoir cette maison et j'ai compris à ce moment à quel point cette maison avait compté pour lui. L'enfance est quelque chose de merveilleux et d'infiniment personnel, personne n'y a accès et pourtant c'est l'environnement extérieur, les parents, les autres qui font ce qu'elle est.

Son étape parisienne, pendant quatre ou cinq années, fut une période assez folle. Libéré tout d'un coup du cocon familial, il se retrouvait seul avec ses démons. Il avait envie d'écrire et il écrivait des textes un peu fous, des textes pour se libérer d'un trop plein de vie, des textes imbibés de mysticisme, des textes purs, vrais, des textes pas encore bridés par le commerce des idées. Il écrivait ainsi à sa mère en 1930 :

Et la lave de mon génie s'écoule en torrents d'harmonie et me consume en s'échappant... Impossible de me contenir. Je continue. 21 ans ! J'écoute ce que me conte l'Enthousiasme et je ris tout seul : que de grandes choses là bas devant moi, que d'épopées, que de clarté, que de joies débordantes à l'horizon... Oui, rions, rions tant que nous avons 21 ans, rions baignés par l'espoir prestigieux, rions en attendant l'avenir.

Lettre à sa mère (1930)

Ses parents lui avaient trouvé un petit hôtel, rue Jean Bart, à côté du jardin du Luxembourg. Il nous a souvent parlé de ces années romantiques parisiennes quand il donnait des rendez-vous galants aux pieds d'une statue du jardin. Ce fut, je crois, les années les plus libres, les plus ouvertes, les plus imaginatives de sa vie. Le monde lui donnait le vertige, tout lui semblait accessible et il voulait tout. La liberté de vivre comme il voulait, les études littéraires, les amis, le

milieu intellectuel dans lequel il vivait comme un poisson dans l'eau, tout contribuait à l'enivrer. Il mettra longtemps à atterrir et à rejoindre la réalité de la vie avec ses contraintes qui asservissent, ses choix qui engagent.

Je ne peux résister à insérer ici le compte-rendu qu'il fait à sa mère d'un pèlerinage à Chartres décidé sur un coup de tête. C'est le texte d'un étudiant un peu illuminé, mais il reflète par son innocence et sa pureté l'enfance de Jean Onimus. Après son départ de Cap d'Ail, pour ses études d'abord à Paris, puis pour ses premiers postes de professeur en Tunisie et en Roumanie, il a entretenu une correspondance très suivie avec ses parents. C'était sa mère principalement qui lui écrivait, une mère qu'il respectait beaucoup et dont il admirait la foi. Voici comment Jean Onimus raconte ses premiers émerveillements dans la vie :

« Papa, maman

Ainsi donc Chartres est consommé !... En vous écrivant hier soir, je disais avoir terminé mes auteurs et me morfondre dans l'attente. Tout à coup : illumination ! Et si j'y allais ! Aussitôt dit, je cours acheter un bout de chocolat et consulter l'indicateur.

Dès l'aube à 4h1/2, le réveil sonne. Je bondis. Tout est prêt, mais comment sortir ? Après hésitation, je hurle : « la porte s'il vous plaît » et le sésame s'ouvre. Un coup de vent m'accueille, une bise froide, cinglante que je n'attendais pas vu le temps d'hier. Hélas le sésame s'était refermé et je n'avais pas mon manteau... le ciel était gris, triste... Oh bah ! pensais-je, c'est l'épreuve du pèlerin au départ : surmontons ces contingences, si je n'ai pas de manteau, j'en serai quitte pour rester toute la journée dans la Cathédrale. Et s'il fait froid sur la route, je courrai. Les déserts ont-ils arrêté les croisés ? Et sur la rafale, je gagne St Sulpice. Je désirais une messe : Porte close. Je bondis à l'église qui est près de Montparnasse après la rue Huysmans : même accueil. J'aurais renoncé, mais j'y songe : c'est une nouvelle épreuve afin que cette journée soit toute pour Chartres et que Paris n'en ait rien. Ces portes closes m'enseignent la route qu'il faut suivre vers Notre Dame de Beauce. Et je monte dans le train.

Trajet long par les plaines de Beauce. Fastidieux, mais je lisais la splendeur de Notre Dame de Chartres que chantait Pégy. Et me recueillant, j'attendais.

*Etoile de la mer, voici la lourde nappe
Et la profonde boule et l'océan de blé.*

Halte à Villette. Quatre maisons tapies dans un vallon. Je descends. Une église ? Non. Alors je décide de déjeuner. Quels délices ce déjeuner dans ce hameau perdu au cœur de la vieille France et que ce pain était bon qui sentait le terroir ! Ainsi, au long de la route, les gais compagnons jadis faisaient halte au hameau avant de reprendre leur lourd fardeau sur les Routes de France.

Sur les routes de France, oui gaiement je marchais. Serrant mon veston, je narguais le vent froid de la nuit car déjà le soleil inondait la vallée. Une pente, la route monte vers le ciel en coupant un bocage, que vais-je voir derrière sur l'horizon ? Une voix me dit qu'elle est là...

Elle y était ! Dressée là bas sur l'horizon avec ses deux clochers qui pointaient vers le Ciel, enveloppée de brouillard pâle où filtrait le lointain soleil, vision si douce de la plaine infinie, si française : je veux parler de cette lumière légère de l'Île de France qui m'enchantait toujours au sortir de la Provence. Je lui tendais les bras, j'avais l'impression de me volatiliser.

Notre Dame de Chartres, Notre Dame de France, Notre Dame de la Plaine, après tant de siècles d'histoire, me voici à mon tour, je viens à vous perdu sur les routes de France, exilé, frissonnant sous la rafale, à travers cette plaine que vous avez bénie. Tout haut, je commençais un chapelet, seul dans les champs infinis et, à chaque grain, le soleil montait merveilleusement. La plaine s'illuminait, les herbes frissonnantes lançaient des étincelles et, dans les blés naissants, éclataient les coquelicots. Je me fis un bouquet d'églantines et de bleuets, deux à chaque poche et je marchais sur la route de saint Louis, les yeux fixés sur la Cathédrale. Oh ! le merveilleux

chapelet parfumé des guérets de Beauce. Quand j'y songe maintenant, j'étais, je crois, un peu fou. Notre Dame de Chartres, avais-je tort ?

J'avais emporté du miel de l'oncle Etienne et j'en suçais un peu : dans les champs, c'est le meilleur moyen de se faire papillon. Et la basilique se rapprochait, toujours plus haute dans le ciel bleu. Pas de maison : on ne voit qu'elle au-dessus des arbres. C'est vraiment le cœur de la plaine, tout converge vers ELLE.

J'avançais lentement maintenant. Le dirais-je ? j'avais peur du faubourg, j'hésitais à quitter les champs. Notre Dame des Moissons, il fait si bon vous prier au milieu des pâquerettes ! Vous êtes si belle ainsi, reine des champs infinis, vos clochers sont si hardis, si francs dans l'azur avec une étincelle à leur pignon... Mais il n'y eut pas de faubourg² ! Oh joie ! Par une allée royale, on arrive sur les berges verdoyantes de l'Eure, l'Eure voluptueuse et nonchalante qui se traîne au milieu des prairies en baisant les saules pleureurs. Mais voici, voici le comble ! Oh ! quel battement d'âme quand j'entrevois la vieille muraille, la porte crénelée, les tours, le pont-levis. Enfin j'entraais dans une ville par la porte : mon rêve.

Oh ! comme je fis sonner mes talons sur les dalles dans la ruelle morte qui arborait de grotesques « sens interdit ». Mais la basilique m'obsédait, je gravis la pente et tombai sur ELLE.

J'ai presque envie d'en rester là. Car enfin comment célébrer Notre Dame de Chartres ? Il faudrait avoir une âme aussi vibrante que ses vitraux, aussi profonde que sa nef, aussi folle que son pignon. Que Huysmans³ est lourd quand il s'agit de décrire l'envolée de l'ogive ! Il rampe. Je vais en faire autant. Tant pis : passons le portail royal et ses hiératiques statues du XII siècle, ouvrons la suprême portière. Nuit ! Immense, majestueuse nuit chargée de bouffées d'encens et là-haut, dans le ciel, perdues dans d'invraisemblables profondeurs, crépitent les verrières enluminées. Azur, pourpre et or, un miracle dans le ciel. Bleu, plus bleu que le flot d'Ionie⁴, plus bleu que le bleu des rêves, l'arbre de Jessé⁵ inonde la nef de sa limpide clarté. En face flambe un prophète à la robe flamboyante. Verts, verts d'émeraude, vieil or, les dalmatiques scintillent dans le ciel. Toute une floraison prestigieuse, ensorcelante : l'enluminure de cette somme de pierre.

L'obscurité se dissipe. La fuite de la nef se précise, on nage dans une lumière bleue, pailletée de mauve et de pourpre, clarté mystique qui laisse aux voûtes leur insondable mystère. Et là bas, au coin du transept, voici « Notre Dame de la belle verrière » Oh celle là, je renonce ! Non : dans un fond bleu sombre éclate, limpide, lumineuse, une vierge d'azur. Son corps semble fait de soleil et de ciel bleu, tout le verre est limpide : l'opposition est si saisissante qu'on s'arrête stupide.

Je suis allé dans la crypte construite par le grand Fulbert⁶, extraordinaire galerie ténébreuse qui entoure le terre plein de la basilique. Dans un coin, le « Puits des St Forts », sanctuaire primitif, souvenir des martyrs du III, et voici cette chapelle de Notre Dame de Sans Terre et cette statue Virgini Pariturae que jadis adoraient, dit-on, les druides. Silence. A peine entend-on le faible écho de la grand messe. Je suis terrassé par les siècles d'histoire : ici s'agenouillèrent les Croisés, ici vint en pèlerinage Saint Louis... Mais qu'importent les détails : c'est l'impression violente d'être au cœur de Chartres, de la Vieille France et de ce culte de Notre Dame où le XIII siècle mit ses plus beaux rêves. On reste abîmé dans ce prodigieux silence, le silence des aïeux.

² Ce ne doit plus être comme cela aujourd'hui !

³ Huysmans, Joris-Karl (1848-1907), écrivain français, auteur de À rebours, qui a évolué du naturalisme au mysticisme en passant par le décadentisme.

⁴ Fait probablement référence à la mer d'Ionie (Asie Mineure)

⁵ Jessé, petit-fils de Booz et père de David, donc ancêtre de Jésus. (V. Arbre de Jessé.)

⁶ Fulbert de Chartres (saint) (en Italie, v. 960 - Chartres, 1028), prélat français. Évêque de Chartres, il en fit reconstruire la cathédrale., qui avait été incendiée. Rénovateur de l'école théologique de Chartres, très brillante au XIe s., il a laissé de nombreuses Lettres.

Deux mots encore : je veux parler de ce bas relief de l'ancien jubé, Bethléem. La sainte Vierge a un si joli geste, étendant sa main vers l'Enfant, écartant ses langes pour voir sa petite tête. Et dire que cela est du XIII siècle (siècle hiératique, dit-on !). Je suis monté aux tours afin de contempler avec Notre Dame sa plaine infinie, afin de voir ce que depuis six siècles elle contemple.

*La grand-messe ne me fit aucune impression, sinon le spectacle archaïque de l'évêque, mitre en tête, précédé de diacres, chanoines, lévites, enfants de cœur et traversant toute l'église bénissant son peuple, offrant son anneau à baiser aux petits-enfants. Le successeur de Fulbert ! Je ne voulais pas manquer d'entendre le Magnificat rouler sous les voûtes et vibrer sur les verrières. Mais ce fut d'abord un chant de jubilation : *veni creator*. Oui, elle jubilait la Cathédrale : c'était elle qui chantait, on ne voyait pas l'orgue, la musique inondait partout. Quant au Magnificat, je renonce à le dire...*

Et à six heures je débarquais à Paris. Purifié, vidé de tous les éphémères, rêvant de briller pour les âges futurs avec la limpidité et la flamme de ces prestigieuses verrières.

Je vous embrasse de tout mon cœur,

Jean »

[Lettre à sa mère \(1930\)](#)

Il était cela quand il était jeune, il était emporté par des torrents d'enthousiasme, il avait cette capacité d'émerveillement du poète. Il écrivait encore à sa mère dans une autre lettre encore plus flamboyante :

« L'enthousiasme rend tremblant et hors de soi, il élargit les yeux et transfigure le regard, il bouleverse jusqu'aux entrailles comme un grand vent. L'âme résonne sous sa rafale comme la cime des arbres sous le mistral et toutes les fibres de sa forêt secrète s'agitent en une immense et prestigieuse harmonie : c'est ainsi que je voudrais vivre, vivre pleinement, largement, dressant toute entière ma lyre au vent. Toutes voiles dehors, sous le zéphyr ou sous la tempête, emporté dans la joie vers quelque immense aurore qui, tout au long du jour pour quelqu'un qui sait voir, a chanté la splendeur infinie de la Création. Car l'enthousiasme, c'est sa raison d'être, finit en un acte d'adoration à deux genoux. »

[Lettre à sa mère \(1930\)](#)

Il perdra plus tard ce style flamboyant dans lequel il exprime son âme sans retenue, il perdra cette liberté du poète ou du romancier et je suis sûr qu'il le regretta encore à la fin de sa vie. La vie universitaire le canalisa dans le commerce des idées, sans toutefois l'amener à la philosophie dont il se méfia toujours. Cela explique cet enthousiasme qu'il a exprimé quand je lui ai fait lire mon premier roman, un roman certainement sans grande valeur, mais qui se rapproche par son expression de ce naturel innocent à la frontière du poétique. C'est pour cela que ces lettres présentent pour moi un caractère presque sacré, elle me dévoile un père que je n'ai jamais connu, un père mystique, sensible, fragile même comme tout poète.

Ses amours ? Il en a eu jusqu'à vouloir se suicider... Comment ne pas être amoureux quand on est étudiant à Paris, nous disait-il dans des instants rares de liberté. Il faut l'entendre se remémorer cette vie aventureuse qu'il aimait à sa façon et dont il aura du mal se défaire. Il écrit ainsi dans ses mémoires :

J'ai flirté comme tout le monde. C'était agréable car ces filles éprouvaient un attrait certain pour un garçon un peu naïf, aux idées bizarres et surtout dévoré du désir de vivre intensément. Cela commença à la Sorbonne où mon ingénuité, mon rêve romantique de poésie sentimentale faisait de moi un original d'autant plus séduisant qu'il n'était pas comme les autres. Et il est bien vrai que je passais de déception en déception car aucune de ces

filles, si brillantes, laborieuses, intéressantes fussent-elles, ne comblait mon rêve. J'ai tenu à l'Echo de Paris une rubrique « Notre déception » qui était une critique drôle et désolée des étudiantes que l'Université déforme et dessèche. J'avais besoin de fraîcheur et je ne trouvais que coquetterie, méfiances, étourderie... A croire que la jeune fille que j'avais rêvée dans la solitude de Cap d'Ail n'existait pas, que c'était un mythe. Cet idéalisme naïf ne faisait que me rendre plus « intéressant » : elles sentaient qu'avec moi, ce serait toujours sérieux et profond.

C'est vers 1930, que je rencontrais mon premier amour. C'était une étudiante parisienne, jolie, intelligente, laborieuse. Mais la malchance voulut qu'elle soit tout à fait à l'opposé de moi : pragmatique, organisée, terriblement prosaïque. Mes gesticulations enthousiastes et romantiques ne pouvaient que l'exaspérer. Je l'évitais tout en tournant autour, bourdonnant de poèmes qu'elle n'entendait pas. J'étais à la fois brûlant et sous la douche glacée. C'était insupportable. Un soir j'ai pendu un flacon d'éther entrouvert au-dessus de mon lit. L'éther coulait goutte à goutte sur la tête et j'espérais ne plus me réveiller. Heureusement ce n'était pas la bonne solution et quand je me suis réveillé en pleine nuit, l'odeur était suffocante et j'avais l'impression que ma tête allait éclater. Cette aventure laissa des traces, elle me rendit plus sage, plus résigné. Une peur de la femme subsistait et un intense besoin de solitude. Ceci se passait pendant l'année d'agrégation. J'étais en loques, mais j'avais pris une sacrée leçon de vie.

[Mémoires \(2000\)](#)

Il a trouvé finalement la femme qu'il cherchait et pourtant elle avait été une étudiante parfaitement intellectuelle : Ecole Normale Supérieure, agrégée de mathématiques. J'aime imaginer leurs premières rencontres : d'un côté un jeune homme, 29 ans déjà, un peu rêveur, beaucoup trop mystique et qui avait bien trop peur de perdre sa liberté pour s'engager ; de l'autre côté une jeune femme discrète, 27 ans, fille unique un peu sauvage, réservée, méfiante, solitaire comme lui, qui rêvait sans doute de trouver enfin un compagnon mais qui aussi se méfiait d'un tel engagement. Ce qui était en jeu, c'était cette liberté acquise pendant les années estudiantines, une liberté dont il ou elle ne se lassait pas. Il reste peu de lettres de cette époque et pourtant j'en trouve quelques-unes, de petits feuillets rangés dans un mince carton.

Il écrit :

Vous souvenez-vous... comme j'aimais mon bateau dans vos yeux, comme j'aimais la brise et les méduses qui semblaient plus belles dans la nacre des eaux. Et toute blanche dans le ciel, cette grande voile que je vous offrais.

Au large d'Orlamonde⁷, par un matin calme, je vous ai donné ma joie, celle de la mer, celle des montagnes et celle du vent.

Et tout cela aujourd'hui retombe sur moi comme un remord. Jamais plus la mer ne sera bleue, les montagnes jamais ne seront calmes et pures comme ce matin là où nous n'avons rien dit. Nous ne retrouverons plus le soleil de Villefranche, le grincement de la poulie et la voile qui monte, tout cela dans la joie timide d'un matin.

Elle répond :

La joie que, par un matin calme, au large d'Orlamonde, vous m'avez offerte, je l'ai gardée en moi tout entière. Pourquoi retomberait-elle comme un remord ? Si le poème est fini, elle restera en moi en augmentant ma joie. Mais si vous voulez essayer de continuer le poème, il y aura, je crois, d'autres matins aussi purs, aussi clairs, avec autant de joie calme qui viendra s'ajouter à celle que nous avons déjà recueillie.

⁷ Orlamonde : un mot qui donne le sentiment d'être hors du monde, dans un endroit étrange... Bien sûr Jean Onimus préfère ce mot pour désigner le Cap de Nice ! Il y a effectivement une villa Orlamonde au Cap de Nice, construite par l'écrivain Maurice Maeterlinck. JMG Le Clézio, un rêveur qui connaît bien Nice comme Jean Onimus, a repris ce terme comme titre pour une de ses nouvelles.

Qu'il en soit comme vous voulez.

Orlamonde, le mot est déjà un poème en soi ! Et au large d'Orlamonde, on hésite, on tend la main pour la retirer aussitôt comme si ça brûlait. Il y a des hésitations, des bulles d'amour où les yeux se rencontrent, des étincelles qui éclatent comme du feu de paille.

Et pourtant ils se sont mariés. C'était le 3 juin 1939. Ils ont pu avoir quelques mois de bonheur puis le cataclysme est arrivé, la chute de la France. Et avec les enfants, les soucis de la vie quotidienne. Cela en était fini de cette liberté chérie que tous les deux hésitaient à piétiner.

LE TAMEYE

Avec la maladie et l'âge (quatre-vingt-dix-sept ans maintenant), Jean Onimus a perdu cet enthousiasme qui l'avait toujours porté en avant. Son corps est fatigué et répond de moins en moins aux sollicitations, mais son esprit est intact. Toute cette connaissance accumulée au fil des ans reste accessible et il peut encore disserter sur un sujet comme il a toujours aimé le faire. Parfois il remémore ses souvenirs qui remontent jusqu'à ses voyages de jeunesse, ses études à Paris, ses séjours dans tant de pays, invité par des universités ou dans le cadre de l'Alliance française. Sa culture est immense, une montagne d'information qui va disparaître à jamais. Ce qui le raccroche à la vie, c'est l'écriture. Il écrit en s'aidant d'un dictaphone et ce sont des textes de questionnement sur l'homme, il examine sa conscience et contemple sa mort prochaine. On sent que chaque matin la mort vient lui rappeler que ce n'est pas fini, qu'il va avoir encore une journée à vivre dans la souffrance. Alors il écrit pour remettre en marche son esprit, c'est son remède pour ne pas perdre pied, pour rester vivant jusqu'au bout.

Sur son bureau j'ai retrouvé une pile de petits feuillets enveloppés dans une enveloppe avec un nom : « *Déchets* ». Des courtes phrases qu'il écrivait pour finir une réflexion et garder sa trace.

Et moi-même que suis-je ? Une brève illusion, un paquet de souvenirs, d'influences, d'expériences et de projets ; voilà ce qui me distingue. Un flux de contingences par le hasard rassemblées qui s'écoule en se perdant dans les sables du temps. Certains parlent d'un « soi » absolu auquel les autres participeraient : pathétique fantasme qu'engendre le désir de se prolonger. Encore l'effet de cet instinct primordial d'exister plus. En fait, il n'y a pour moi qu'un absolu, c'est l'oubli et le néant. Je ne transmettrai rien de mon expérience, de tout ce que j'ai appris et retenu. La nature refuse la transmission culturelle : les artistes, les savants meurent tout entiers. Tout est à recommencer, sans cesse. Tu donnes naissance à d'autres toi-même destinés à mourir comme toi. Le cercle clos roule, s'emballé et se répète. Quel gâchis ! Prodigalité imbécile. Que de graines perdues, que de germes avortés ! Une gigantesque erreur.

[Déchets \(fin de vie\)](#)

Toute sa vie, il a été un chercheur, toute sa vie il a questionné le devenir de l'homme. La découverte des textes du père Teilhard de Chardin a été une révélation et explique sans doute sa dernière recherche désespérée sur les fondements de l'univers. Plutôt que de passer ses journées à lire des romans classiques – il était quand même agrégé ès lettres – il s'occupait à lire des livres de vulgarisation scientifique sur les dernières théories relatives à la naissance de l'univers ! Une lecture difficile pour occuper ces journées toujours trop longues dans la solitude du Tameyé. Alors il s'endormait dans son fauteuil.

J'ai regretté de ne pas avoir su parler avec lui sur ces sujets qui le préoccupaient tellement. Il était trop seul, personne ne venait plus le voir, on l'avait oublié ou ses anciens collègues avaient disparu. Une telle solitude est insupportable pour un chercheur, l'absence d'échange stérilise l'esprit.

J'aurais dû en effet savoir lui parler, j'ai lu les mêmes livres, je me passionne pour ces théories scientifiques qui bousculent notre façon de voir l'univers et dynamisent la pensée, tous ces sujets m'intéressent, mais curieusement mon père ne m'a pas transmis son don de la parole. Savoir discuter sur un sujet, répondre en temps réel, trouver les arguments qui font progresser la discussion, c'est en dehors des capacités d'un esprit peut-être trop lent. Et puis ma culture est restée bien trop pauvre, abyssalement pauvre par rapport à la sienne, j'étais trop persuadé de ne

pas avoir le niveau. Il savait tellement de choses, une encyclopédie vivante. Je n'osais pas me mesurer à lui, alors je le nourrissais avec des revues, des livres de vulgarisation scientifique, des textes que je pouvais trouver sur des sites spécialisés de l'internet.

Rien ne laissait penser que cet été marquerait une rupture dans le rythme habituel de la vie familiale. Bien sûr il fallait les visiter de temps en temps, mais, malgré leur âge, ils arrivaient encore à s'en sortir tout seuls. Nous avons activé des aides à domicile qui leur facilitaient la vie et les jours passaient en se ressemblant. Papa avait son cancer de la prostate qui progressait doucement. Son plus gros problème, un problème qui gênait tout le monde, était sa vessie qu'il arrivait mal à contrôler. Le besoin était trop fréquent et quand il se faisait sentir, il exigeait une satisfaction immédiate, alors papa devait se lever le plus vite possible pour sortir sur le pas de la porte et se soulageait de quelques gouttes. Parfois cela mouillait le pantalon et ça finissait par sentir. La machine à laver tournait tous les jours et nous redoutions une panne malencontreuse ! Heureusement elle a bien résisté ! Papa avait grossi, son corps semblait pris de langueur, il bougeait difficilement et tout mouvement prenait du temps. Il avait fallu hausser le fauteuil sur des cales pour lui permettre de se relever et c'était malgré tout difficile. Mais il avait gardé toute son intelligence, sa mémoire, sa culture. Sa main écrivait toujours, quoique difficilement, rendant ardu le déchiffrement des derniers textes.

Pour maman, c'est plus difficile ou plus facile selon comment on envisage la fin de vie. Son cerveau se délite petit à petit et elle finit par ne plus savoir pourquoi elle est là. Pourtant, à quatre-vingt-quatorze ans, elle récite encore les fables de La Fontaine. Elle ne supporte pas la moindre contrariété, elle ne fait plus attention aux convenances sociales, allant jusqu'à injurier les gens qui l'aident quand leurs actions ne lui plaisent pas.

Seul un bébé sait la dérider, elle qui a eu sept enfants suivis par tellement de petits-enfants et arrière-petits-enfants. Elle a toujours adoré les enfants quand ils sont encore à l'âge d'écouter les contes innocents qu'elle savait imaginer et ceux-ci ont su lui exprimer leur gratitude pour cet amour qu'elle leur portait. Elle savait tous les anniversaires et n'oubliait jamais aucun, au moins pour les petits-enfants.

L'ostéoporose l'a raccourcie, trop raccourcie, sa maigreur donne l'impression qu'elle est en porcelaine et notre grand souci est la chute et le col du fémur, le standard dans ces cas là. Mais son plus gros problème est sa surdité. Elle avait porté longtemps des oreillettes, qu'elle mettait dès qu'elle nous voyait arriver, puis cela n'a plus suffi. A la fin, Anne-Marie –Anne-Marie, c'est ma s ur, enfin une de mes sœurs– avait inventé l'écritoire. Elle avait approvisionné la maison avec des dizaines de planches à dessiner avec des crayons effaçables. Curieusement il en manquait toujours une quand on en avait besoin, soit la planche, soit le crayon. Nous parlions   maman en écrivant, elle répondait en parlant bien sûr. Elle n'a jamais perdu la parole et elle nous reconnaissait toujours, en tout cas en ce début d'été 2007. Pourtant depuis qu'elle a perdu la tête, « Elle est à l'ouest » comme dit Jean-Louis, la cohabitation est devenue difficile. Autant papa essaye de s'accrocher à cet amour qui a été un guide dans sa vie, autant maman s'en éloigne. C'est comme si son cerveau se dessèche lentement, des rancœurs longtemps renfermées font surface et elle le prend souvent à partie, arrivant même   le battre avec sa canne. Pourtant il y a des moments si jolis de retrouvaille, par exemple quand je les emmène prendre le café dehors, au soleil du printemps. Il fait bon, le tilleul en fleur vrombit des milliers d'abeilles qui viennent se ravitailler. Papa lui prend la main et elle se laisse faire. On sent alors les ondes d'un bonheur longuement m ri comme du bon vin. Un jour qu'elle faisait la sieste

couchée sur le divan, elle s'est réveillée en disant : « J'ai rêvé à notre mariage. C'était un joli rêve... »

Ils s'étaient mariés en 1939, un 3 juin. Vous vous rendez compte : 68 années de mariage. Et ils ont fait sept enfants, alors que chacun était fils et fille unique ! Que cherchaient-ils avec une telle famille ? Nous, ce sont les sept enfants, quatre garçons et trois filles. Il y a Michel, le docteur que maman attend toujours comme le messie. En général il vient en coup de vent, donne quelques conseils, appelle différents collègues, rencontre le médecin de famille et repart pour des missions à travers le monde. Le troisième enfant est Odile. Elle a rencontré John, alors un brillant étudiant de Harvard, à la Cité Internationale de Paris et l'a suivi à Montréal où il est devenu professeur au [Department of History at McGill University](#). L'éloignement aidant, elle est la favorite. Quand elle arrive, deux ou trois fois par an, c'est comme si le bon dieu débarquait au Tameyé. Après il y a Anne-Marie qui habite à côté du Tameyé. Elle est formidable, sans elle, nous n'aurions jamais pu assurer la vie du Tameyé. Elle s'occupe de tout, aussi bien des fêtes que les parents aiment tellement que des problèmes qui surviennent sans cesse. Jean-Louis est celui qui vient tondre les fleurs au printemps. Maman a beau lui dire que le tapis de fleurs est merveilleux, il faut passer la tondeuse. Henri est un professeur d'histoire et son talent pour tenir un auditoire en haleine est comparable à celui de papa quand il était professeur de khâgne. La petite dernière est Marthe. Comme toute cadette, elle a donné du fil à retordre aux parents à son adolescence. Mais maman aime bien quand elle vient le soir l'aider faire des réussites. L'aîné de cette tribu, c'est moi. Avec l'arrêt de mes activités professionnelles, j'ai pris l'habitude de venir séjourner au Tameyé pour de longues périodes. Je viens leur tenir compagnie pour les repas. Je crois qu'ils aiment bien avoir une compagnie pour les repas, cela dénoue certains blocages et les fait se retrouver.

Début juillet 2007, l'été commence. Tout est planifié pour assurer une permanence malgré les vacances et occupations des uns et des autres. Ce sera le dernier été, mais nous ne le savons pas. La vie résiste. Je viens tous les jours à midi et le soir. Le repas arrive tout prêt sur roues, c'est un repas de cantine mais les dames de la mairie l'arrangent délicieusement. J'aime bien et je sens que papa goûte toujours au plaisir de manger. Cela représente un mouvement, une animation dans l'immobilité de la journée. Cela le force à quitter son fauteuil, il va parler, s'animer un peu.

Maman s'assoie au bout de la table, la position de la maîtresse de maison qui doit servir les plats. Mais elle ne fait plus rien. Elle a abandonné petit à petit, à regret, malgré des bouffées de révolte qui nous surprennent. Ce doit être dur de perdre comme cela une raison de vivre. Elle était le centre de la famille, elle n'a jamais voulu ou jamais su déléguer l'activité de maîtresse de maison, elle ne pouvait pas imaginer venir s'asseoir à la table sans s'être préoccupée du repas. Que de fois je me suis disputé avec elle sur la préparation des mets ! Il faut dire que sa tête partait en morceaux et qu'elle ne savait plus très bien ce qu'elle faisait. Alors le hors d'œuvre se retrouvait au micro-onde ou bien un plat, dont elle avait décidé qu'il ne convenait pas à son mari, partait à la poubelle. En fait, il fallait absolument que j'arrive au Tameyé avant qu'elle n'ait commencé à s'occuper du repas ! Nous discutons avec papa de choses et d'autres, de l'actualité ou alors j'essayais de le faire parler sur sa vie, sa jeunesse. Maman supportait mal d'être tenue à l'écart par sa surdité. En général elle se mettait alors à parler complètement hors sujet, ce qui bloquait la conversation initiale. Bien sûr nous avons envisagé la maison de retraite, papa disposait d'un petit capital et il aurait été tout à fait possible de les installer tous les deux. Cela nous aurait libérés d'un grand souci, surtout à la fin. Nous avons même visité des maisons de

retraite, dont une à Chateauneuf, au-dessus de Valbonne qui est splendide. Mais quand nous nous sommes décidés, c'était trop tard. C'est quelque chose qu'il faut faire bien avant la dégradation du corps et de l'esprit, quand ils sont encore actifs et heureux de l'être. Seulement à ce moment là, ils ne voulaient pas. En plus je considérais que mourir au Tameyé était la plus belle chose qu'on pouvait encore leur offrir.

Le Tameyé, ce lieu de vie qui rassemblait toute la famille sous le tilleul, le Tameyé restera dans nos souvenirs le point de convergence de la famille, un lien symbolique. Le Tameyé qui lorsqu'il disparaîtra signifiera la mort ultime de ses fondateurs. Qu'est-ce qu'une maison sans les marques affectives, spirituelles de ceux qui l'habitent ? Chaque fois que je rentre dans la maison vide désormais, je ressens des vibrations, des images se forment dans lesquelles je distingue papa qui m'accueille avec son enthousiasme habituel et je vois maman qui tient dans ses bras le dernier bébé de la famille : innocence pure et potentiel infini. Ils vont me parler, ils existent encore par l'odeur de la maison, par les meubles, tous les objets de vie qui demeurent encore et même par les araignées qui règnent dans les coins obscurs. Il y a eu tellement de fêtes familiales au Tameyé avec toujours plein d'enfants, tout était occasion à se réunir et faire la fête, comme le ramassage automnal des olives pour lequel on rameutait toute la main d'œuvre familiale.

Le Tameyé, c'est un héritage du côté de maman, un mas provençal sur les hauts de Valbonne. C'était après la guerre et ils avaient tout de suite décidé de l'arranger pour une retraite future. Je garde ce souvenir de mon enfance quand nous venions y séjourner en septembre avant la rentrée scolaire au lycée de Nice. La maison était seule, isolée au milieu des oliviers, sans électricité ni eau. On s'éclairait avec des lampes à huile et on surveillait avec inquiétude le niveau de remplissage de la citerne. Le terrain ne valait rien et les gens du village disaient que ce n'était pas un bon héritage, il aurait mieux valu une maison dans le village. Avec des cousins du village, nous battions la campagne déserte, courant dans les fourrés, grim pant aux oliviers, sautant les restanques, nous griffant dans les ronces et nous barbouillant de toiles d'araignées. Aujourd'hui il y a l'eau, l'électricité et le gaz, des maisons partout et la valeur du terrain dépasse des sommets qu'on n'aurait jamais imaginés alors. Mais le Tameyé reste isolé dans son carré d'oliviers, identique à lui-même. Rien n'a changé depuis que papa l'a modelé à sa façon pour le rendre habitable. Je pense que la description qu'il en fait dans un de ses livres reflète bien l'identité de cette maison telle qu'il l'a voulue avec maman :

*Maison sans âge, plantée à même le sol, terre devenue maison. Vêtement de rosiers et de vigne que surplombe un tilleul. Seuil de plain-pied. Poutres un peu vermoulues, table épaisse, pendule au paisible balancier, coffre poli d'usage, cheminée où s'endort le feu du soir. Petite maison sans vestibule, sans garage, à l'écart de la route, entourée d'oliviers, tout près de l'oratoire de Notre Dame. Lieu spécifiquement habitable, à la mesure des vrais besoins qui ne sont pas techniques mais organiques. Lieu où l'on aimerait naître, où la vie peut s'écouler dans la grâce, où la mort devient ce qu'elle est : l'ultime ouverture.*⁸

C'est par cette présence au Tameyé, les repas ensemble, l'apéritif le soir qui nous rassemblait autour des parents et que nous appelions le pub du Tameyé, que j'ai pu comprendre la recherche de papa dans la fin de sa vie. Une recherche à laquelle j'adhérais complètement parce qu'également obsédé par le devenir de l'homme et émerveillé par l'émergence de la complexité. Il n'était pas théologien, il ne pouvait pas être théologien, il détestait les constructions d'idées

⁸ Jean Onimus « La poursuite de l'essentiel », Centurion, 1984

trop bien faites. Non ! Cela ne lui convenait pas, il était trop sensible, intuitif, trop poète pour supporter le cadre strict et sec du jeu théologique. Péguy, sur qui il a fait sa thèse de doctorat, lui avait ouvert une nouvelle vision de la religion catholique, mais Péguy aimait trop l'ordre, la beauté, la France. L'œuvre poétique de Péguy avait contribué à communiquer une idéologie salvatrice après la défaite de 1940 et répondait bien au désarroi qui s'était emparé des français, c'était le retour sur soi, la famille, l'ordre, le travail bien fait. Ces poèmes ont permis à Jean Onimus de trouver le moyen de dépasser le mal provoqué par ces années de guerre, de transcender la souffrance dans une vision mystique de l'homme. Mais Péguy était opposé au progrès, il rejetait la modernité, préférant la tradition et les valeurs catholiques classiques, des valeurs qu'il a tant aimé chanter comme dans sa belle Jeanne d'Arc.

C'est avec Teilhard de Chardin, dont il réussit à lire les premiers textes diffusés sous le manteau dans les années 1950, que Jean Onimus découvrira le pouvoir des mots « Evolution » et « Emergence » C'est par l'Evolution qu'il comprenait l'existence de l'homme, c'est dans l'Emergence qu'il trouvait un sens à la création. Il pensait que si l'homme prend peur de l'avenir, il se rétrécit et se vide de ses potentialités d'innovation, mettant ainsi en péril la civilisation. Il voulait vivre avec l'Evolution, il voulait sentir l'inachèvement de l'homme et donc le besoin d'une création jamais terminée. De la complexité émergent des formes nouvelles de vie, de sociétés, de consciences, c'est un processus continu qui nous pousse en avant. Rien n'est fini, la création ne peut pas s'arrêter, elle est permanente et il est de notre responsabilité d'y prendre une part active.

A cause de cela, il ne pouvait pas supporter la pesanteur de l'Eglise Catholique et de sa hiérarchie. Il ne comprenait pas ce discours convenu et figé depuis des siècles, il n'aimait pas la théologie, il ne comprenait pas qu'on puisse se contenter d'une croyance statique. Il voulait une croyance dynamique, une croyance qui évolue parce que, disait-il, l'Evolution constitue le principe même de la création. En disant cela, il montrait sa foi pure et originelle, une foi qui lui faisait voir le divin dans le spectacle d'un coucher de soleil en montagne. Il pensait fortement que le message de Jésus avait petit à petit été paralysé, immobilisé dans le cadre imposé par l'Eglise. Son rêve était de retrouver dans les textes originaux des choses insoupçonnées qui auraient restauré la dimension humaine de Jésus et cette croyance dans le changement. Il écrit ainsi dans ses mémoires :

Il est décidément bien difficile de s'arracher à la problématique Augustinienne qui nous tient toujours en laisse. C'est le mal (le fameux péché !) qui précède et commande. L'effort humain reste dérisoire et ce sera ainsi pour toujours, cela ne changera jamais. D'où ces alternances de vaines évolutions et de retours à l'ordre ancien qui marque la misérable condition humaine, plus inquiète et désespérante que jamais.

Etrange cette obstination à ne pas voir l'Evolution Universelle ! Elle demeure en nous et nombreux sont les peuples qui s'aveuglent en s'accrochant désespérément à un passé révolu. Les hommes ont besoin d'immortalité pour vivre tranquilles, le changement exige un effort, l'effort vers autre chose, un effort créateur. C'est ainsi que le socialiste Péguy a pu inspirer des politiques conservatrices, des morales conservatrices et des philosophies conservatrices. Le pessimisme absolu de Simone Weil était dans la ligne d'une vieille orthodoxie mystique tournée vers le néant. Quand on enlève à l'analyse métaphysique l'espérance religieuse, elle débouche nécessairement sur l'absurde. Notre seule protection contre l'absurde était la croyance aveugle dans un ordre éternel. Avec la prise de conscience d'une Evolution Universelle, l'espérance a pu s'incarner dans le réel, s'objectivait et devenir même scientifique. Les philosophies du processus, c'est à dire de l'être en devenir, ont ramené l'espérance sur la terre. On ne remerciera jamais assez des gens comme Whitehead ou Teilhard : ils ont commencé à soulever le fardeau du tragique et donner une issue à l'espérance. Du coup, la religion n'est plus une affaire de salut, mais d'épanouissement personnel.

J'aurais été le témoin de cette conversion majeure qui est en train de changer non seulement notre vision du monde, mais aussi notre façon de vivre dans ce monde.

Mémoires (2000)

Ainsi sa prise de conscience d'un monde immensément complexe, né de rien et en perpétuelle évolution, n'a jamais poussé Jean Onimus à renier sa foi. Il a toujours gardé au fond de lui-même la certitude que le message de Jésus contient ce dont nous avons besoin pour vivre notre Devenir. C'est pourquoi il a lu et relu les évangiles, cherchant à retrouver ce message originel, dépouillé des strates que les théologiens ont pu accumuler au fil des siècles afin de consolider le dogme. Son rêve était d'actualiser ce message afin qu'il s'intègre dans le processus de l'Evolution Universelle. Il voulait faire parler Jésus dans le contexte du monde moderne, il voulait libérer l'homme des croyances établies il y a 2000 ans et qui ne sont plus aujourd'hui adaptées avec le niveau spirituel et scientifique atteint par l'homme.

Le christianisme présente deux faces opposées : l'une correspondant au système réducteur des théologiens (l'histoire cosmique d'une chute originelle puis d'une restauration en cours, mais peu visible), l'autre est la face lumineuse qui annonce le Royaume du père et le règne ultime de l'amour. Le christianisme moderne insiste de préférence sur cette espérance, il ne parle plus d'une "parousie" (le retour glorieux du Christ), mais d'une évolution épanouissante de l'homme en direction de l'humain.

Il me semble que l'évangile, débarrassé de ses appendices théologiques, possède tout ce qu'il faut pour amener les êtres humains à réaliser ce qu'il y a de plus humain en eux, à un tel degré que l'ère du "sur-homme" puisse approfondir encore plus l'existence consciente et intelligente en direction de modes collectifs d'être dont nous ne pouvons encore avoir aucune idée.

Le rêve d'innocence, chez Jésus, entre en résonance avec des désirs spirituels profonds qui passent au-dessus de notre intelligence, mais nous donnent à pressentir la possibilité d'une communion totale sans trace d'ombre. En fait, Jésus nous en demande trop : il y a en lui quelque chose de terrible. Rilke disait déjà que "tout ange est terrible". Il y a une tentation de pureté aussi éblouissante que destructrice. Jésus ne peut éprouver aucune crise de conscience, sa conduite prolonge directement sa conscience, il n'y a pas d'intervalle. De là son horreur pour la duplicité humaine et son attrait pour les enfants. Ce que nous appelons innocence est une communication directe avec la "poésie" du monde; elle précède la critique, le doute, l'incertitude.

Ce que Jésus a vraiment dit (2002)

Je suis encore dans mon lit ce matin là, à la Récampade, quand le téléphone sonne. C'est Odile qui a été réveillée par Thérèse, la dame préposée pour le matin. Thérèse arrive à 7h30 et est chargée de leur préparer le petit déjeuner, les habiller et nettoyer la maison. Ce matin là, c'est une catastrophe, devant l'ampleur des dégâts elle a appelé Odile à son secours. Papa dans un état terrible. Il a mal au ventre et a tout sali son lit, il y en a partout. La machine à laver est vite pleine, mais il faudra qu'elle tourne au moins deux fois aujourd'hui. Il n'arrive plus à pisser, il se plaint beaucoup. C'est insupportable la souffrance à cet âge, alors j'appelle le médecin. Ce médecin aime bien papa, il aime bien sa culture et son intelligence toujours vive et son esprit de repartie. Il voudrait qu'il ait une fin de vie tranquille, d'ailleurs je soupçonne papa d'avoir passé un accord implicite avec lui pour éviter tout acharnement thérapeutique. Cette fois pourtant, il décide qu'il faut placer une sonde. Cela fait trop longtemps que papa n'arrive plus à vider sa vessie. Il organise tout et bientôt je pars dans l'ambulance avec papa étendu sur le brancard. C'est un épisode impressionnant de se retrouver dans une ambulance, tout klaxon allumé, doublant des files de voitures. On sent comme la fin d'un monde se profiler à l'horizon. Une

fin à laquelle nous ne voulions pas croire et à laquelle nous commençons seulement à comprendre qu'il va falloir s'habituer.

L'opération à l'hôpital n'a pas été longue, mais quand nous sommes rentrés quelques heures après, papa s'est couché et il ne s'est plus relevé tout seul. Lui qui mangeait encore bien, il a tout d'un coup refusé tout mets qu'on essayait de lui préparer. Les dames de la mairie chargées du repas de midi en sont toutes désolées. Il accepte peut-être une ou deux cuillères, puis il dit non avec sa tête. Il ne parle plus, refermé sur sa douleur. Pourtant nous faisons tout pour éliminer la douleur, alors quelle douleur ? Peut-être le cerveau est-il atteint par le cancer, peut-être perd-t-il sa maîtrise de soi, pourtant je crois qu'il a conservé toute sa conscience, simplement il a décidé que c'était la fin. Avant de partir dans l'ambulance, il avait fait un geste d'adieu à Odile : un adieu définitif ? L'hôpital a marqué une rupture et rien ne peut plus être comme avant. Le médecin espérait le voir s'installer de nouveau à son bureau, mais il ne s'est jamais relevé. Nous avons loué une chaise roulante, espérant encore le faire participer à la vie du Tameyé, mais l'expérience n'est pas concluante. Il reste assis la tête penchée en avant, il a l'air ailleurs, déjà loin de nous. Simplement il a décidé qu'il est arrivé au bout du chemin et qu'il est temps de mourir.

Alors il s'est arrêté de manger.

Eviter la déchéance finale, l'hôpital, la salle des mourants, c'était peut-être ce qu'il voulait éviter. Il avait déjà tellement perdu de liberté ces dernières années, abandonnant petit à petit les activités qui le faisaient vivre. Un jour comme cela, il arrêta de cultiver son jardin. Pourtant il savait que cela le délassait et lui permettait de maintenir son travail d'écrivain qu'il aimait tant. Sans doute ce jour là, il sentit que son corps n'était plus capable de conduire la petite charrue, d'épandre le sac d'engrais et de semer les graines de haricots. Je le rappelle encore quand il m'emmenait dans des petites balades autour de Valbonne. Il avait appris à se restreindre et ne partait plus dans la montagne, l'arrière pays de la Côte d'Azur, dont il connaissait tous les sommets. Mais même ces petites balades autour du village, il les avait interrompues. Il ne pouvait plus.

Souvent je pense à ma propre mort et je me demande comment je conduirai ma déchéance physique. On n'y coupe pas, elle est certaine. Petit à petit on doit abandonner des activités qu'on aime jusqu'à se retrouver assis dans un fauteuil toute la journée. La déchéance, c'est la maladie de la mort et c'est la plus terrible des maladies. A quoi cela sert-il de continuer à vivre dans ces conditions, quand on n'est plus qu'un légume ?

Il avait tout abandonné à la fin, même écrire à son bureau. Il ne lui restait plus qu'une chose qui lui offrait un certain plaisir : manger. Alors il a arrêté aussi cette chose là. Mais le corps humain est dur, il ne veut pas mourir, il résiste jusqu'au bout. C'est long comme méthode, beaucoup trop long, c'est même insupportable pour ceux qui vous entourent. On aimerait tant l'aider, abrégé cette lutte devenue inutile.

Anne-Marie nous a poussés pour qu'on fasse venir un prêtre. Nous en cette fin juillet, c'est Odile qui est venue du Canada pour les vacances, Henri dont la femme, Christine, attend la naissance d'une petite merveille, Marthe qui travaille et moi qui n'ai pas grand chose à faire. Anne-Marie, c'est la « chef » ! Sans elle, nous n'aurions jamais pu assurer la vie des parents au Tameyé. Elle s'occupe de tout, des aides à domicile, des fêtes que les parents aiment tellement, des problèmes qui surviennent sans cesse. Il y a déjà eu plusieurs alertes, chaque fois le calme était revenu après le traitement adéquat, mais cette fois-ci, c'est différent. Je pense qu'Anne-Marie a raison, papa a décidé de mourir. Il n'en peut plus, c'est trop de souffrance, cela suffit, il ne faut pas en rajouter. Pour la réunion avec le prêtre, nous sommes donc cinq : il y a les trois

filles Odile, Anne-Marie, Marthe et deux garçons : Henri et moi-même. Il manque Michel et Jean-Louis.

Maman participe bien sûr. Elle est assise sur une chaise devant le lit de papa et nous nous tenons debout autour. Je me demande si elle comprend ce qui se passe. Elle se semble pas s'être rendue compte de l'agonie de papa, elle l'ignore complètement, se contentant de le regarder quand elle vient dans la chambre, disant parfois : « Il est encore là ? » Aucune autre réaction visible de sa part et l'on opine du bonnet citant la maladie d'Alzheimer et regrettant notre impuissance.

Le prêtre, l'abbé Bianchi, connaît bien la famille, il a déjà participé à différentes cérémonies familiales et surtout, il est un fervent admirateur de papa. Nous nous rassemblons dans la chambre, autour du lit pour un instant de recueillement. C'est un moment très fort, surtout quand, après la prière dite par le prêtre, maman se lève et le remercie, un remerciement tellement sincère, tellement vrai que j'ai envie de pleurer. Oui ! Elle a bien compris ce qui se passe : son mari s'en va, cet homme avec qui elle vit depuis 68 ans, cet homme qu'elle a tellement aimé, nous en sommes sûrs. Elle a encore sa conscience finalement, l'Alzheimer n'a pas tout pourri, il faut sans doute une situation dramatique et alors elle se réveille.

Avec le prêtre, papa n'a fait aucun signe qui pourrait signifier une certaine compréhension. Je crois qu'il ne veut pas qu'on le dérange. Concentré sur ce qui lui reste de conscience, il attend. Il doit trouver que c'est long, sûrement il n'avait pas imaginé que ce serait aussi difficile. Peut-être voit-il encore une lueur à l'horizon, peut-être voit-il le futur de cette Evolution à laquelle il a essayé de contribuer de toutes ses forces.

Depuis longtemps papa dit vouloir en finir, « C'est trop long, je ne sers plus à rien, pourquoi continuer ? ». Cette vie recluse dans la petite maison du Tameyé lui semble décidément vaine, il attend la fin avec impatience. La fatigue le submerge et les fois où il retrouve son enthousiasme d'écrivain sont devenues très rares. Quand cela arrive, il quitte son fauteuil de tous les jours et monte dans la bibliothèque. C'est là, assis à son bureau, qu'il écrit ses derniers textes. Ecrire pour vivre. *C'est en écrivant qu'on existe et on est là pour exister au maximum*, me disait-il dans nos relations épistolaires, *je deviens mon texte bien plus que je ne le comprends*.

Dans cette pile de feuilles marquée « *Déchets* » qu'il a laissé sur son bureau pour nous peut-être, je retrouve des phrases qu'il écrivait alors dans des sursauts de conscience, lors d'un passage à son bureau. Des phrases qui questionnent toujours, inlassablement, le cœur de l'existence, c'est-à-dire la mort.

Il y a quelque chose en moi qui me soulève et m'anime. Un rien qui est tout. C'est l'activité des organes essentiels de la vie : ça circule, ça fonctionne, la grande machine continue. Mais je sens bien que, d'un instant à l'autre, tout peut s'arrêter. Qu'est-ce qui me manquera ? Un certain élan, des habitudes. Je vais mourir sans comprendre pourquoi. Je vais me quitter sans regret, mais sans comprendre ce qui m'arrive. Un auteur qui bafouille et brusquement s'arrête.

Exister, c'est évoluer. Comment pourrait-on se contenter d'exister ? Si Dieu existait, quel sens aurait cette attente sans fin ? Le but ultime n'existe pas. Il se forme sans cesse. C'est une lutte contre ce qui est. Exister est une malédiction et une formidable épreuve.

C'est tout de même étrange de cesser de vivre : tout d'un coup rien ! En fait c'est la vie qui reprend ailleurs.

Pourquoi un chef d'œuvre inspire-t-il du respect ? Parce qu'il est une marque de transcendance, comme le fait de se mettre à genoux.

La mort fait partie de la vie, elle est indispensable. C'est la mort qui rend l'existence unique, elle fait chaque être unique et l'inscrit dans le temps.

C'est le temps de la détresse. Ce temps est marqué d'un double manque ou d'un double rejet : le « ne plus » des Dieux en fuite et le « pas encore » du Dieu qui va venir. (Heidegger, sur Hölderlin dans l'essence de la poésie.

Déchets (fin de vie)

Aujourd'hui, le 2 août 2007, il n'y a plus d'avenir, c'est le dernier jour de vie. Demain papa n'ouvrira pas les yeux. Anne-Marie et Odile le savent, elles appellent Henri qui les rejoint pour le veiller durant la nuit. Anne-Marie ne pense pas qu'il puisse encore passer une nouvelle nuit qui se rajouterait aux 35000 nuits qu'il a déjà vécues puisqu'il a 97 ans, bientôt 98. Moi, je pense que cela ne sert à rien, chaque jour on dit la même chose. Peut-être aussi ai-je peur de ne plus l'entendre respirer, peur de ce silence soudain qui signifiera l'arrivée de la mort.

Depuis quelques jours il refuse de boire une seule goutte d'eau malgré tous nos efforts. On a même essayé de l'eau sous forme de sirop, mais sans aucun succès. Sa respiration s'accélère, il respire du haut de la poitrine. C'est le signe que nous a indiqué l'infirmier. Alors cette nuit Anne-Marie et Odile vont rester à côté de lui. Maman aussi le sait. Jusqu'à maintenant elle continuait à coucher dans le lit jumeau à côté de lui. Parfois elle disait le soir en venant se coucher : « Il est encore là ? » Mais ce soir du 2 août 2007, maman décide qu'elle ne couchera pas à côté de lui. J'aurais dû comprendre ce dernier signe.

Cela fait trois semaines qu'il ne mange pratiquement plus, il a maigri et on voit maintenant ses côtes quand l'infirmier vient pour le laver. On a renoncé à l'asseoir dans la chaise roulante, il ne tient plus assis, il laisse tomber sa tête en avant, il est devenu indifférent à tout. C'est un corps abandonné qui ne sert plus à rien, un corps qu'on manipule pour l'entretenir encore un peu, un corps percé de tuyaux pour vidanger la vessie qui fonctionne toujours malgré le cancer. Il ne répond plus aux questions, se contentant de faire oui ou non avec sa tête. Parfois il dit des mots qu'on ne comprend pas, il regarde la bibliothèque en levant la main, mais nous ne savons pas ce qu'il veut dire. Peut-être aurait-il voulu qu'on lui lise un livre particulier, mais nous ne savons pas.

Il a tellement aimé la poésie tout au long de sa vie, il a aimé l'enseigner à ses élèves dans cette classe de khâgne qu'il a animé pendant de longues années et dont il a gardé un souvenir si merveilleux. Il a aimé écrire des livres sur les poètes de notre temps, essayant ainsi d'exprimer les pulsions profondes qui sont le fondement de notre conscience. Il voulait être un « *professeur d'existence* », comme il disait, un professeur de poésie qui saurait faire parler les consciences adolescentes au lieu de les emprisonner dans les rigidités d'un savoir.

Alors Odile prend un livre de poème et le lit à haute voix. Il semble aimer. C'est un poème qu'elle a pris au hasard dans la bibliothèque ou peut-être un poème qu'elle aime particulièrement, peut-être « Booz endormi ». Papa, immobile dans son lit, semble écouter. Dehors les cigales chantent dans le tilleul. C'est le début de l'été, les vacances, la fin des soucis, les plages bondées, on ne pense à rien. Jean Onimus est entré en agonie.

Cette nuit du 2 août, quand le téléphone me réveille vers trois heures du matin, je n'ai pas besoin de prendre l'écouteur, je dis simplement : « j'arrive. » Il est là, couché dans son lit, toujours pareil, rien n'a changé, sauf le silence. Il ne respire plus. Henri lui a mis un foulard autour de la tête, c'est paraît-il pour maintenir la mâchoire avant la rigidité cadavérique.

Commence alors une veillée matinale avec Odile, Anne-Marie et Henri. On téléphone à Michel qui est chez lui à Gellin dans le Jura, mais il est déjà parti, il va arriver bientôt, c'est un médecin et il avait compris que le dernier jour approchait quand on avait fait le point la veille.

C'est une longue matinée qui n'en finit plus. Jean-Louis est aussi déjà en route. Marthe va arriver de Puy St Vincent où elle était en vacances.

Bientôt les sept enfants se retrouvent autour du lit. La veillée, commencée vers trois heures du matin dans le calme, devient soudain frénétique. On se répartit les rôles, il faut tout organiser, prévenir les amis, le cercle intellectuel qui le connaît encore, les personnalités qui l'appréciaient. Il nous semble qu'il ne peut pas disparaître sans une cérémonie qui rappelle ce qu'il a été. Il n'avait pas laissé beaucoup d'instructions, il voulait seulement être enterré dans le cimetière de Valbonne.

Au milieu de cette agitation, on surveille maman. Qu'a-t-elle compris? On va vite s'apercevoir qu'elle a tout compris quand elle se lève pour aller vers la bibliothèque devenue chambre mortuaire. « Je vais le voir » nous dit-elle. Il n'y a rien à répondre, nous arrêtons tout et nous la suivons. Il est là, couché sur le lit devant elle, un cadavre les yeux fermés, définitivement parti. Elle ne dit rien, mais je ressens au plus profond de moi-même une vibration de désespoir infini. Il est parti celui en qui elle avait cru, celui avec qui elle a créé cette famille qui l'entoure aujourd'hui, celui qu'elle a aidé dans sa vie professionnelle et dans sa recherche, celui avec lequel elle a vieilli, son interlocuteur de tous les jours. Dans un éclair, elle revoit leur amour de jeunesse, les bébés qu'il accueillait avec tellement d'enthousiasme, les vacances au camping sauvage dans la montagne, toutes ces joies si simples mais qui sont tellement essentielles dans la vie. J'imagine le poids de cette histoire qu'ils ont fait à eux deux pendant 68 années : oui, c'est une histoire si lourde que si l'un disparaît, comment l'autre pourrait-il lui survivre ? C'est à ce moment là, je suis sûr, qu'elle a décidé que son tour viendrait tout de suite après.

Il est dans la nature de l'amour d'être immortel, nous le percevons ainsi. Il y a donc des liens dont la rupture est anormale et qui étaient faits pour durer. Cela annonce la promesse d'une impensable immortalité. Oui ! C'est de ce spectacle d'un éternel adieu qu'est née l'idée d'immortalité des âmes.⁹

Nous allons nous débrouiller, ce sera un bel enterrement, il y aura du monde et la réception nous fera retrouver des cousins et des amis de la famille que nous ne fréquentions guère à titre personnel.

Maman est là avec nous, les sept enfants, pour la mise en bière. Elle est habillée en noir, en deuil. Elle entre dans l'église derrière le cercueil, elle sait qu'elle ne le reverra plus. Quand elle va rentrer tout à l'heure, bien avant la fin de la cérémonie où elle n'entend rien, elle va retrouver sa maison, leur maison, le Tameyé et elle sera seule. Je l'imagine cherchant des yeux cet homme avec qui elle vit depuis 68 ans, pourra-t-elle vivre sans lui ? Le futur nous inquiète, on ne peut plus la laisser seule, il faut une présence quasi permanente, même la nuit. On pense à la maison de retraite de Chateauneuf, mais on sait que ce sera le malheur. Il faut arriver à la garder au Tameyé. On commence à planifier les présences de chacun jusqu'à la fin de l'année. Anne-Marie prospecte une assistance complémentaire. Je m'occupe de la succession, la gestion des comptes bancaires. Nous l'accompagnerons jusqu'au bout.

Ce soir elle a décidé de retourner coucher dans la bibliothèque comme avant. Nous n'osons pas la dissuader. Son lit est prêt, celui d'à côté est vide. Elle ne dit rien. A-t-elle oublié ?

C'est fini, tout s'est bien passé, nous nous éparpillons de nouveau, chacun vers ses occupations, Odile repart à Montréal, Jean-Louis rejoint ses obligations professionnelles à Paris.

9 « L'art d'aimer », L'Harmattan, 2007

C'est au tour de Michel d'assurer la permanence sur place jusqu'à la fin du mois. Je reste là aussi, je ne me suis pas encore bien remis de la mort de papa, ce sera long à digérer, il faut prendre son temps. Il y a tellement de souvenirs.

MAMAN

Elle ne va pas bien. De plus renfermée sur elle-même, elle ne supporte rien, elle ne veut plus sortir, elle nous bat avec sa canne quand on veut la faire lever. Quelque chose s'est cassé. Aujourd'hui c'est le 15 août, son anniversaire. Nous décidons de nous rassembler tous, du moins ceux qui sont là, sous le tilleul. Elle participe, elle mange bien, elle comprend son anniversaire et je crois qu'elle est contente que nous soyons là avec elle. 95 ans. Une vie. Il y a un moment extraordinaire quand Christine, la femme d'Henri, lui met dans les bras le dernier bébé de la famille, Agathe a tout juste un mois. Le sourire que je vois alors se dessiner sur son vieux visage sera son dernier sourire, le merveilleux sourire d'une dame, une grand-mère qui a toujours aimé les enfants.

Le lendemain elle entre en agonie. C'est à dire qu'elle refuse désormais de manger et accepte tout juste un peu d'eau. Peut-être a-t-elle remarqué que cette méthode avait réussi à son mari pour disparaître et ne plus supporter ces affres de la vieillesse. Pourtant elle n'est pas malade ; simplement, dira le docteur, elle en a assez. Nous avons tous l'impression qu'elle a décidé de son plein gré de tirer sa révérence, elle aurait pu continuer, mais dans quel but ? Il n'y a plus rien qui la retienne. Il est parti à jamais, alors pourquoi continuer à vivre ?

Trois semaines après la mort de papa, c'est son tour, le 30 août. On l'enterre le 1^{er} septembre, l'anniversaire de papa, il aurait eu 98 ans. Ce fut dur, encore plus dur qu'avec papa, sans doute parce qu'on savait. Par moments nous avons l'impression d'une répétition, ce sont les mêmes gestes, l'infirmier qui vient pour la toilette, les problèmes pour vider sa vessie, les draps à laver. Et surtout le refus de parler comme si elle avait peur qu'une parole ne la ramène à la vie, seulement des gestes ou plutôt un seul geste pour dire non. On savait maintenant que le signe serait l'accélération de la respiration, une respiration dans le haut de la poitrine. Alors quand c'est arrivé, la dernière nuit, nous nous sommes arrangés pour assurer une présence à ses côtés, dans le lit de papa. Drôle d'impression de l'entendre respirer, râler par moments et s'arrêter. Un point de suspension pendant lequel je retiens moi aussi ma respiration, mais voilà que ça repart, ce ne sera pas cette fois. Elle est morte l'après-midi finalement et nous étions tous là, les sept enfants. Odile était revenue et Jean-Louis.

La nuit je rêve à son histoire, il faut que j'écrive quelque chose. Papa nous a raconté leurs premières approches amoureuses quand il était un jeune professeur de lettres un peu mystique. Un jour il a arrêté sa voiture, avenue des Arènes à Nice, alors qu'il l'emmenait prendre le thé chez des amis. Il s'est tourné vers elle et il lui a simplement dit : « *Et si on se mariait ? Qu'en pensez-vous ?* » Alors maman, tu as laissé passer un long silence et tu as finalement répondu par ces mots qu'il n'oubliera jamais : « *Tout cela est terriblement grave.* ». Et tu avais raison... Comment aurais-tu pu imaginer alors que tu allais poser la première pierre d'une famille de 7 enfants, 28 petits enfants et 24 arrière-petits-enfants aujourd'hui.

Ton enfance a été celle d'une petite fille antiboise qui parlait le provençal couramment. Avec ta copine Odette, tu connaissais tous les recoins du Cap d'Antibes et les meilleurs endroits de baignade. Un amour inconsidéré pour les mathématiques t'a fait quitter Antibes et le cocon familial pour l'ENS de Sèvres où tu as découvert la vie estudiantine parisienne, un nouveau monde pour une jeune fille trop protégée de la bourgeoisie antiboise. Tu n'oublieras jamais ces quelques années de liberté où tout devenait possible. Tu nous raconteras souvent ton triomphe

le jour de l'agrégation quand tu sortis bien avant les autres parce que tu avais réussi à trouver une solution géométrique au problème posé, une solution qui tenait sur une 1/2 page alors que tous les autres candidats griffonnaient laborieusement des dizaines de pages de calcul algébrique !

Oui, maman, cette liberté avait dû t'enivrer un peu parce que tu as attendu longtemps avant de te décider à introduire quelqu'un dans ta solitude. Il aura fallu que tu rencontres ce jeune professeur un peu rêveur qui t'emmenait faire de longues balades à ski ou même des régates sur son bateau, pour que tu te laisses convaincre et que tu décides de te jeter à l'eau. Sans doute pressentais-tu déjà ce changement radical, ce bouleversement dans ta vie, qu'allait être la genèse de la famille Onimus. « *Une fille unique, un peu sauvage, réservée, méfiante, toujours prête à disparaître comme si vivre c'était déjà de trop* » dit de toi papa dans ses [Mémoires](#). Tu étais cela et pourtant tu n'as pas hésité à lui faire confiance.

Plutôt que de poursuivre une vie professionnelle que tu aimais beaucoup, tu as choisi de te consacrer à ta famille. Elle a représenté pour toi ce que devait être la vie. Bien sûr il t'a fallu une énergie et une volonté peu commune pour faire de nous ce que nous sommes. Tu as élevé tous ces bébés à une époque où les couches jetables n'existaient pas, tu leur as appris à lire et à écrire parce que la fréquentation de l'école primaire te semblait inappropriée. Il a fallu aussi que tu nous pousses dans nos études, nous menaçant trop souvent de finir casseur de pierres au bord de la route ! Et bien sûr, tu as accompagné et soutenu papa dans sa carrière, tapant, corrigeant et critiquant ses écrits.

Pour toi le meilleur moment, le moment de repos, c'était le camping sauvage dans la montagne. Tout était plaisir : la soupe sur le feu de bois, le moïse du dernier bébé au fond de la tente, les vaches qui appréciaient trop le linge en train de sécher ou simplement les jeux durant les longues journées de pluie.

Quand tout ce petit monde s'est enfin dispersé, on aurait pu penser que tu allais enfin retrouver une nouvelle liberté. Eh bien non ! Tu étais toujours prête pour garder quelques petits-enfants ou leur donner des cours de mathématiques. Et qui pourrait oublier les vacances passées ensemble, quand tous les enfants et les petits-enfants se retrouvaient dans le chalet loué en montagne ou simplement au Tameyé. C'était cela que vous aimiez, papa et toi : les rires et la joie des enfants rassemblés. Alors tu préparais ces farcis dont tu avais le secret avec des tomates, des courgettes, des oignons, des aubergines.

Et il avait aussi les histoires d'Ernest et d'Ernestine que tu racontais le soir à tes petits-enfants. Il y a beaucoup de personnages dans une basse-cour de ferme, mais le personnage principal, celui qui dirigeait tout sans en donner l'impression, était Ernestine, la cane. Quant à Gros cochon Pigou, il était suffisamment balourd pour croire tout ce qu'Ernestine pouvait lui raconter.

Ton secret, maman, c'est l'amour. Un amour qui a cristallisé un jour entre papa et toi, peut-être lors d'une balade à ski au refuge de Sestrière, au-dessus de St Dalmas le Selvage. Un amour que vous avez su faire vieillir comme un bon vin. Un amour qui vous a toujours réunis dans les épreuves et dans les joies. Un amour souvent célébré dans les écrits de papa. Un amour qui a été le fondement de la famille.

Cet amour nous baigne encore, un amour inépuisable qui a nourri tes enfants, tes petits-enfants et même tes arrière-petits-enfants. Grâce à toi, il nous reste des montagnes de souvenirs, des éclats de vie brillants comme des diamants. Il nous reste surtout un lien profond, solide qui fait de ta famille quelque chose de spécial.

Comme dit papa dans son dernier livre : *L'art d'aimer, tel que je le conçois, c'est l'intelligence, unie à la passion de se donner, une passion qui est vraiment étrange, sublime.*

Papa t'a écrit une carte pour te dire adieu avant de mourir et je me permets d'en citer ici un extrait qui reflète bien ce que vous étiez l'un pour l'autre :

Je veux te dire, en te quittant, pour toujours un immense merci. Tu as su créer pour nous deux, pour nous tous un certain bonheur qui est une rare mais toute naturelle réussite. Tu as su porter la médiocrité de nos pauvres vies à un niveau qui justifie l'existence et compense ce qu'elle a d'horrible. Merci pour ta patience, ta bonté, ton sourire, ta rassurante présence.

Elle n'a pas écrit de journal ou de mémoires, pourtant elle en a écrit des lettres, périodiquement à tous ses enfants. Cela a d'ailleurs été le premier signe de la chute progressive vers le néant, quand elle a cessé d'écrire ses lettres. La deuxième signe est survenu quand elle a arrêté de faire les mots croisés du Monde. Il fallait toujours lui garder la page correspondante du journal. Et puis un jour elle n'a plus fait attention au journal. Ensuite elle a eu sa phase de réussite aux cartes, mais à la fin, c'était Marthe qui tenait les cartes pour elle. Après le 15 août, il n'y a plus rien eu.

J'aime imaginer leurs premières rencontres, un jeune homme, 29 ans déjà, un peu rêveur, mystique qui avait bien trop peur de perdre sa liberté pour s'engager avec une fille et une jeune femme discrète, 27 ans, qui rêvait sans doute de trouver enfin un compagnon, mais qui aussi se méfiait d'un tel engagement. Ce qui était en jeu, c'était cette liberté acquise pendant les années estudiantines, une liberté dont il ou elle ne se lassait pas. Il reste peu de lettres de cette époque et pourtant j'en trouve quelques-unes, de petits feuillets rangés dans un mince carton.

Et pourtant ils se sont mariés. C'était le 3 juin 1939. Ils ont pu avoir quelques mois de bonheur puis le cataclysme est arrivé, la chute de la France. Et avec les enfants, les soucis de la vie quotidienne, cela en était fini de cette liberté chérie que tous les deux hésitaient à piétiner. Ainsi il décrit dans ses mémoires l'aventure de ce mariage à l'aube de la guerre.

Marinette, comme moi une fille unique un peu sauvage, réservée, méfiante, solitaire, s'était refusée au mariage jusqu'à l'âge de 27 ans. J'en avais trente. J'arrivais au bon moment. Elle était comme moi timide avec l'intention de peser le moins possible dans l'existence et d'attirer le moins possible l'attention. J'ajoute qu'il y avait à Nice un ski-club fréquenté par des jeunes. C'est là, au milieu de collègues de notre âge que nous avons connu nos premiers week-ends ensemble, ivres de cette pureté extraterrestre que l'on respire sur les pentes enneigées. C'est un peu dans la neige, par la neige que nous nous sommes aimés. La neige est un minéral, un de ces cadeaux de la nature qu'on ne célébrera jamais assez. Imbibée de lumière, elle hausse les âmes vers le domaine des anges. Le ski n'est pas seulement un sport, c'est bien autre chose : c'est une occasion de quitter la terre. S'embrasser dans la neige, c'est s'embrasser dans un autre espace, sur une différent planète.

Ainsi avec Marinette, nous avons une passion commune : la nature, la solitude, les grands champs de neige et les joyeuses camaraderies de la montagne. Et puis il y avait la mer. J'avais un bateau, un star qu'elle apprit vite à barrer. C'était un plaisir, après la régata, de tirer un bord vers l'horizon jusqu'à cet instant blême où le rivage s'efface et où l'on se retrouve seul entre l'eau et le ciel.

Notre relation est très vite devenue une évidence incontournable, aucun de nous ne pouvant désormais se penser séparé de l'autre. Notre union était un fait aussi massif et indiscutable que l'ombre de la nuit ou la lumière du jour. Un jour en remontant une avenue à Nice en voiture pour aller goûter chez des collègues amis, j'ai brusquement arrêté la voiture dans un virage et je lui ai dit : « Et si on se mariait, qu'en pensez-vous ? » Il y eu un long silence et une voix timide, un peu paniquée, répondit : « Tout cela est terriblement grave. » Elle n'avait dit ni oui, ni non, mais j'ai senti qu'elle s'y attendait.

Notre mariage eut lieu le 3 juin 1939. Les accords de Munich avaient été signés en septembre 1938. La guerre approchait à grands pas, mais nous avions évacué cela dans un coin perdu de nos consciences. Une pauvre année de paix avant la cataracte qui allait tout engloutir et nous laisser seuls avec un premier enfant. Notre mariage c'était la vie, la guerre c'était l'Histoire.

Ainsi a démarré humblement, modestement cette grande famille qui fait le bonheur de mes vieux jours. Elle a démarré dans un climat d'angoisse et de mort. A mesure que surgissaient de nouvelles vies, ces bébés impeccables qui vous mettent à genoux d'admiration, des êtres chers disparaissaient, emportés par la tourmente. Plus que jamais nous nous sentions seuls.

[Mémoires \(2000\)](#)

Voilà c'est fini, elle est définitivement partie. Ce sera difficile de s'y habituer. J'ai insisté pour que les petits-enfants (ceux qui ont pu venir participer à l'enterrement) chantent ce chant imaginé par Odile sur l'air de « Auprès de ma blonde » à l'occasion d'un lointain 15 août, anniversaire des soixante-dix ans maman. C'est ensuite devenu une tradition de le chanter à chaque occasion où on la célébrait. Par ses paroles innocentes, sans prétention aucune, il reflète si bien l'image que donnait grand-maman à sa famille. Alors devant la tombe, au cimetière, avant de descendre le cercueil, les petits-enfants se rassemblent en demi-cercle et commencent à chanter. Ils ne voulaient chanter que deux strophes, mais ils chanteront tout, ne pouvant pas s'arrêter...

« Au revoir Grand-Maman, parcelle d'enfance, soleil de Valbonne, edelweiss caché du Tameyé, conteuse de rêve... Nous les petits enfants, on t'aime... »¹⁰

¹⁰ Texte de François

LA FAMILLE

Je suis né au début de la guerre, dans beaucoup d'amour. Ce jour là, mon père avait hissé le drapeau sur la tour au fond du jardin. A la fin de la guerre nous étions trois enfants déjà, Jean-Pierre (moi-même), Michel, Odile (plus un bébé, Anne-Marie). Et je me rappelle la chambre des enfants, avec au-dessus de chaque lit le dessin d'un oiseau en vol. Un grand oiseau avec de grandes ailes déployées. L'image de ces oiseaux en vol m'est restée gravée dans la mémoire. On distinguait bien l'aile en mouvement, pliée pour préparer le prochain battement. Il y avait une puissance dans ce vol, qui me faisait rêver et a pu me faire longtemps regretter de ne pas avoir d'ailes moi-même.

Je suis retourné à la bibliothèque désormais en deuil. Je voulais relire certaines lettres écrites à sa mère. Je voudrais comprendre cette relation très forte qu'il avait avec elle. Il nous disait parfois qu'il ne voulait pas la décevoir. J'ai compris qu'il avait une dette immense envers elle pour tout ce qu'elle lui avait donné.

Alors en fouillant plus avant dans le placard, je trouve ce manuscrit : le *Livre de Consolation*. Dès les premières pages, je suis pris. J'oublie tout, il faut que je le lise jusqu'à la fin, je ne peux pas m'arrêter. Dans ce texte, il s'exprime comme je ne l'ai jamais vu s'exprimer. Ses mots le révèlent à cru, ce ne sont pas des idées, ce commerce des idées qui sera le ferment de ses futurs livres, non, dans ce *Livre de Consolation* il exprime sans retenue ses sentiments, ses désespoirs et ses joies, c'est papa enfin qu'on entend parler.

Commencé en 1943, après la débâcle, quand les restrictions et l'invasion allemande commençaient à rendre la vie difficile, même à Nice, le *Livre de Consolation* est un journal qu'il a ouvert comme une bouée de sauvetage. Sa mère vient de mourir, avec qui il entretenait cette relation si étroite, son père aussi. C'est la fin d'un monde. La maison de son enfance, les Bruyères, a été pillée, vandalisée et il en est réduit à vendre aux enchères publiques les derniers meubles. Même ses ressources financières apparaissent limitées. Lui qui a vécu dans une grande famille bourgeoise où l'argent ne posait de problème, il est obligé de donner des cours particuliers pour compléter son traitement de professeur au lycée de Nice. Et surtout le rationnement empoisonne sa vie quand il faut faire des queues pour obtenir les tickets d'alimentation et nécessairement battre la campagne pour échanger de la nourriture contre quelques biens matériels qu'il peut encore posséder, l'argent n'ayant plus de valeur auprès des fermiers.

Petit à petit je comprends l'extraordinaire fossé, une chute vertigineuse, entre la vie dorée de dilettante qu'il avait menée jusqu'alors et la vie rythmée par les obligations quotidiennes de la famille, le travail, les soucis. Pour lui, c'est une sorte d'embrigadement qu'il avait toujours redouté et repoussé le plus loin possible puisqu'il se marie à 29 ans.

Sa mère, Adeline Fournier, disposait d'une petite fortune après avoir vendu sa propriété de Rambervillers dans les Vosges. Elle avait l'habitude de venir en hiver au Cap d'Ail chez le docteur Ernest Onimus qui avait été un camarade d'étude de son père aux facultés de médecine de Nancy et de Paris. Ce père, le docteur Alain Fournier, est à l'origine de la source Hepar à Vittel et de la fortune qui en est résultée. Historien dans l'âme, il était passionné par l'histoire des Vosges. Il a présidé le Club Alpin vosgien et participé au balisage des sentiers de randonnées dans le massif. Membre de la Société Française de Géographie, il aimait l'aventure à

travers le monde et a participé à de grandes croisières. C'est de lui peut-être que son petit-fils a hérité cette passion de voyages et cette curiosité intellectuelle qui a fait son charme.

C'est à Cap d'Ail qu'Adeline rencontre le docteur Henri Onimus, médecin militaire, qui revient de Chine et a été nommé professeur à l'école de médecine des troupes coloniales du Pharo, à Marseille. Ils se marient le 11 août 1908 à Evian où ils étaient allés pour l'été. Elle a 31 ans quand elle se marie et lui 41. C'est elle qui fait construire la maison des Bruyères qui sera la maison d'enfance de Jean, une maison au bord de la mer, entourée de pins maritimes, isolée à l'époque avec juste pour voisin les cousins Onimus, une maison magique qui accompagnera l'enfant dans ses rêves.

Nous l'avons emmené en pèlerinage à la dernière Toussaint revoir cette maison et j'ai compris à ce moment à quel point cette maison avait compté pour lui. L'enfance est quelque chose de merveilleux et d'infiniment personnel, personne n'y a accès et pourtant c'est l'environnement extérieur, les parents, les autres qui font ce qu'elle est.

C'est certainement Adeline, sa mère, qui a su lui transmettre cette curiosité intellectuelle qu'il a gardée jusqu'à la fin de sa vie. Leur relation était très forte, les lettres échangées pendant ses études à Paris et ses voyages en témoignent. Pourtant jamais il ne nous a beaucoup parlé de ses parents ou alors seulement pour raconter de petits faits. D'Adeline, je retiens surtout qu'elle avait une foi fervente dans la religion. Il disait parfois qu'il ne voulait pas la décevoir, j'avais compris qu'il avait une dette immense envers elle pour tout ce qu'elle lui avait donné.

Ses parents devaient penser que les voyages favorisaient l'ouverture de l'esprit parce qu'ils l'ont aidé, peut-être poussé même, à visiter le monde. Je me rappelle la collection des Guides Bleus dans la bibliothèque, des livres que j'aimais feuilleter pour appréhender les changements entre ce monde où le tourisme était l'affaire d'une élite restreinte et le tourisme de masse pratiqué aujourd'hui. Après avoir passé l'agrégation, il a même réussi à démarrer sa carrière à l'étranger, en Tunisie d'abord, puis en Roumanie. Dans ces pays il était reçu par l'aristocratie locale, surtout en Roumanie dont il a gardé des souvenirs impérissables. Il nous disait souvent que s'il n'avait pas quitté la Roumanie pour un poste à Nice, il ne serait jamais revenu ! Sa mère s'en plaignait d'ailleurs dans ses lettres, désirant tellement le voir revenir à Cap d'Ail.

Il écrit en 1943 dans son journal cette phrase tellement révélatrice de la nostalgie qu'il a de sa jeunesse quand il était libre de parcourir le monde : *Je veux par ces pages me retrouver enfin moi-même; l'enfant rêveur que j'étais, le garçon enivré d'art, de voyages, de musique ; retrouver les soirs de Soueida et la plaine violette du Hauran, Salzbourg parmi les oriflammes, Venise, Florence ou tout simplement mon âme.*

Il est ainsi allé en Grèce, Turquie, Spitzberg, Liban, Syrie, Palestine et Jérusalem, Russie, Roumanie, Tunisie, Maroc, etc. Dilettante dit-il, mais je crois qu'il était aussi d'une infinie curiosité. Tout l'intéressait, il savait regarder, apprécier, mémoriser. Cette curiosité intellectuelle, il l'a gardée toute sa vie et j'ai toujours été impressionné par ce savoir accumulé, il connaissait tant de choses qu'il me semblait que mon esprit rapetissait dès qu'on discutait ensemble. Souvent je me dis que la vie n'a pas de sens quand une telle somme de connaissance disparaît à jamais, obliérée. La faiblesse de la machine humaine ! On aimerait tellement pouvoir transférer toute sa mémoire dans un ordinateur... !

Il a connu des filles aussi, beaucoup de filles, quoiqu'il soit resté très silencieux sur le sujet. Il a même voulu se suicider pour l'amour de l'une d'entre elle qui lui préférait un bel officier. Il était choyé par la nature, par ses parents, par son intelligence, par son look rêveur, tout venait à lui sans effort, il lui suffisait de jouer !

Ce qui est étonnant c'est que ce dilettante soit devenu l'homme simple qui ne s'embarrassait pas de la mode et qui nous emmenait camper dans les alpages solitaires du Mercantour. Il nous professait le « bon sens » naturel, l'humilité, l'ouverture, la curiosité. Ses vertus cardinales

étaient : « *l'intelligence, l'admiration, l'imagination et la générosité.*¹¹ » L'intelligence, c'est l'ouverture du cœur ; l'admiration, c'est l'éveil, la curiosité ; l'imagination, c'est l'enthousiasme, la vitalité ; la générosité, c'est la condition de l'amour.

Nous ne connaissons pas ses parents et leur vie à Cap d'Ail dans la maison des Bruyères, mais je pense que ces qualités il les a trouvées chez Adeline, sa mère. Son père, Henri, était bien trop réactionnaire, fermé aux changements. Les lettres échangées pendant ces années de dilettantisme sont révélatrices.

La guerre, le cataclysme qui emporta la France dans sa défaite, la perte des valeurs morales, cette déchirure profonde entre la société d'avant et celle de la guerre, ce sont des choses que nous n'avons pas vécues, des choses difficilement compréhensibles pour ma génération de l'après-guerre. La vie nous est venue toute lisse, sans a-coup, comme sur un plateau et il n'y avait qu'à la cueillir. Aussi il m'est très difficile de représenter ce choc survenu après son mariage. L'invasion, la ruine financière, la lutte pour survivre, la perte d'un horizon stable, tout cela a contribué à le plonger dans un désespoir qui lui semblait sans issue. Prisonnier de sa famille, sans le support de ses parents disparus, il se retrouve seul, désespérément seul. C'est cela qu'il va exprimer dans ce Livre de Consolation, la solitude, l'enfermement dans la vie quotidienne de la famille mais aussi ces joies extraordinaires qu'elle lui procure.

Ce journal, le Livre de Consolation, exprime tragiquement la naissance de notre famille à un moment où la société semble se désagrégier. Les repères habituels disparaissent, une crise morale secoue la jeunesse qui ne croît plus à rien, le cadre de vie lui-même est bouleversé : fini la maison bourgeoise avec la femme de chambre, la cuisinière, le chauffeur, perdue la voiture dûment réquisitionnée, tout s'en va, tout est à recréer. C'est un page d'histoire qui s'écrit. Rien ne sera plus comme avant.

Oui, depuis trois ans, peu à peu - je m'en aperçois maintenant - j'ai perdu le goût de vivre. La joie, j'ai vraiment perdu la joie. Il n'y a pas si longtemps je ne me lassais pas d'écouter mes disques. Le soir, avant de m'endormir, j'allais contempler la rade et le Cap Ferrat embués de lune. Maintenant, par quel bizarre étranglement, l'art, la musique, la poésie même m'ennuient. C'est par accroc, de biais, par surprise que je découvre la nature, mais je ne sais plus m'arrêter pour aimer. Harcelé par une poussière d'obstacles, durci par une existence de plus en plus âpre, ai-je seulement le temps de vivre ? Je me suis étriqué, comme brûlé, au contact des petites choses. J'ai vieilli, je suis noué.

Je me faisais fête jadis d'avoir des bébés et de jouer avec eux avec un large épanouissement du cœur : un souffle chaud qui m'enivrait d'avance, atmosphère de famille heureuse, si nourrissante. Et voici : je n'ai pas le temps de jouer, je vois à peine mes enfants. Quant à ma femme, il est loin le temps où nous rêvions côte à côte et l'autre soir quand nous sommes sortis ensemble au crépuscule, j'ai cru effleurer un monde mort.

Et c'est alors que j'ai décidé d'écrire ces pages. Je veux par elles me retrouver enfin moi-même; l'enfant rêveur que j'étais, le garçon enivré d'art, de voyages, de musique - retrouver les soirs de Soueida et la plaine violette du Hauran, Salzbourg parmi les oriflammes, Venise, Florence ou tout simplement mon âme. De ces pages je chasserai tous les soucis du jour, les plaies d'argent, les pillages, les nouvelles de la guerre, et l'horrible ravitaillement qui me ronge la vie. Je veux dans les moments où j'écirai ici, ne vivre que de poésie. Je vais à la chasse des pures minutes, des cristaux qui luisent dans le tunnel. Il y en a sûrement mais je ne sais plus les voir. Ici je me réveillerai de cette agitation mortelle qui m'enlève à moi-même. Je m'aiderai de mes souvenirs de beauté, je glanerais tout ce qui a saveur et grâce dans cette existence brutale et décevante. Je m'en ferai un bouquet de joies

¹¹ Dans « Lettres à les fils » Desclée de Brouwer, 1963

quotidiennes et je l'épanouirai autour de moi. Je le sens bien, ma maussaderie soucieuse pèse sur la maison : véritable présence de la guerre pour les enfants. C'est cela qu'il faut chasser coûte que coûte.

La bride sur le cou, au milieu des souvenirs, des légendes, des rêves ; oublier la vie afin de mieux surmonter ce courant d'angoisse qui me submerge. Je ne veux plus songer à tout ce que j'ai perdu, aux richesses évanouies, aux perspectives médiocres d'un avenir fermé, aux dures réalités d'une vie que je gagne difficilement.. Je suis oiseau. Mes ailes, on n'a pu tout de même me les arracher, alors que je m'envole, que je m'envole !

[Le Livre de Consolation \(1950\)](#)

Dans cette débâcle qui voit la vieille société disparaître laissant un monde sans perspectives, Jean Onimus reste viscéralement confiant dans la jeunesse. Il cherche à comprendre cette vitalité sous jacente, il voudrait la modeler, l'orienter pour que se dessine à travers elle le monde de demain. Lui-même est encore un adolescent et le restera jusqu'à la fin de sa vie, refusant de vieillir et de se laisser enfermer dans le carcan du bourgeois tel qu'il l'a connu avec ses parents. C'est sans doute sa révolte personnelle, une révolte qu'il maintiendra jusqu'au bout afin de garder libre sa pensée, libre et créatrice. Oui, dans la jeunesse il cherche ce potentiel de création, cette liberté de vie qu'il a connue en arrivant à Paris, quand il a découvert l'ivresse d'être seul enfin seul. Avec les jeunes, ses étudiants, les scouts qu'il anime, il va se ressourcer.

Jamais il n'acceptera de se plier au train train de la vie, à ses habitudes et ses contraintes. L'homme moyen ajuste sa vie et s'engluie dans la société. C'est la vie sociale qui commence, la vie productive on pourrait dire. Mariage, travail, enfants, c'est le cheminement normal qui permet au *moi* de survivre. Mais la conversation avec Dieu s'arrête. Le *moi* convalescent s'enterre dans la vie sociale. Dieu existe encore, mais pour la forme et quand c'est nécessaire. Jean Onimus n'acceptera pas cet enterrement et continuera jusqu'à la fin de sa vie à questionner l'espace cosmique pour y rencontrer ce Dieu qu'il désire sans y croire.

Retour du camp de Rotery. Je viens encore de connaître pendant huit jours l'exaltation de cette vie scout à quoi je dois sûrement les moments les plus profonds de ma vie. Ce fut de nouveau dans l'intimité des bois de mélanges cette communion avec les choses, avec les hommes et avec Dieu qu'on ne trouve nulle part ailleurs. La grande fraternité juvénile du camp me fait mieux sentir mon isolement dans le monde : cette confiance totale, cette entraide silencieuse, cette chaîne d'âmes rivée autour du feu de camp, cette richesse d'être ensemble et d'être heureux ensemble. Richesse qu'on ne retrouve plus que là sous la toile des tentes. Souvenirs de veillées qui se superposent à d'autres plus anciens, de départs à l'aube pour un grand jour, de messes en plein vent au bord d'un lac ou sur une cime, l'autel rustique tout parfumé de génépi, intensité terrestre de cette vie. Intensité spirituelle aussi. Le mystère s'y accomplit sans cesse de cette spiritualisation du physique, de cette incarnation du spirituel qui est l'œuvre propre de l'homme, nostalgie de cet équilibre merveilleux : la prière jaillissante comme une source d'eau vive.

[Le Livre de Consolation \(1950\)](#)

« Former la jeunesse, lui donner des perspectives, des raisons de vivre, c'est ma mission. » dit-il. Il veut se mobiliser pour défendre les valeurs spirituelles qui font l'homme. Il ira même jusqu'à écrire un livre publié en 1947 entièrement dédié à la jeunesse dont le titre « Mission de la jeunesse » révèle son rêve d'une jeunesse idéale, une jeunesse qui surmonte la catastrophe de 1940 et la chute de la France, une jeunesse qu'il voudrait arracher au désespoir qu'il sent suinter autour de lui. Il cherche un renouveau moral, pédagogique et religieux. Il s'appuie sur Péguy qu'il considère comme le poète de la jeunesse.

Avec Péguy la jeunesse chrétienne revient au texte évangélique, découvre ce qu'on croyait connaître. Débarrassés de l'onction cléricale, les livres sacrés apparaissent dans toute leur jeunesse et leur fraîcheur. Avec Péguy aussi, on revient vers l'antique liturgie, vers tout ce qui permet de savourer, de mettre en acte le sentiment religieux.¹²

Son enseignement au lycée le désespère parce que beaucoup trop éloigné de ces objectifs. Il y tant à faire pour redonner aux jeunes le goût de la France. Certainement il a suivi Pétain au début quand ce dernier voulait faire oublier la défaite en insufflant l'idée d'une France nouvelle, rénovée, purifiée avec sa devise : travail, famille, patrie.

En pleine bataille universelle non pas seulement des armes mais des idées et des principes mêmes de notre civilisation, nous laissons la jeunesse en friche, satisfaits de lui inculquer quelques brouilles de la sagesse antique : qu'y peut-elle puiser, quel absolu, quelle vérité actuelle quand la France se meurt ?

J'essaie de leur donner faim et soif. Mais pour les rassasier, les étancher, je n'ai rien. Comment les mener aux sources d'eau vive ? C'est cette impuissance du professeur qui m'a engagé dans le scoutisme où je puis librement mener ma tâche jusqu'au bout, jusqu'à la prière revigorante, jusqu'à l'espérance rajeunissante.

[Le Livre de Consolation \(1950\)](#)

C'est dans ce bouleversement de la société, la perte des repères auxquels il était attaché que se construit sa famille. C'est difficile, il lui faut mettre la main à la pâte. Les bébés demandent de l'attention et quand Marinette tombe malade, il lui faut apprendre à changer les couches, à les laver, à les moucher, à gérer les réveils la nuit, à traiter les disputes, etc. C'est un nouveau monde pour lui, fils de la bourgeoisie d'avant le cataclysme et maintenant ruiné. Il y a les parents aussi dont il faut s'occuper, ceux de Marinette et les siens. Ils les ont recueillis tous les quatre à la Solitude et c'est là qu'ils vont mourir, les uns après les autres, sans doute trop éprouvés par l'invasion et les privations. Curieusement son journal ne mentionne que sa mère, ce qui confirme cet attachement qu'il avait pour elle.

Ce voyage de Florence avec Maman aux temps heureux ; on s'attardait à San Marco. Sa joie faisait la mienne, nous détaillions les naïves trouvailles du peintre mystique. Elle m'apprenait à aimer, elle m'apprenait à admirer. Je lui dois tout. La vie... mais aussi ce qui me fait vivre à cette heure et me console. Elle m'a enseigné la beauté du monde et la bonté de Dieu. Il y aura de la douceur dans ma mort : ce sera revenir auprès d'elle comme on rentre au port.

J'ai demandé récemment à Jean-Pierre s'il se souvenait de grand-maman. Hélas... C'est elle qui l'a bercé, promené, tant de fois. Elle lui montrait les oiseaux, les fleurs. Elle recommençait pour lui cette découverte du monde dont elle m'avait enchanté. Mais lui a déjà tout oublié. Je reste seul pour me souvenir d'elle, seul au monde. Comme la vie est sanglante !

[Livre de Consolation \(1950\)](#)

Mais la famille l'entraîne, elle devient son centre de vie. En continuant à feuilleter son journal, je découvre ce passage qui me rappelle ce souvenir des oiseaux au-dessus de nos lits. C'est donc vrai, ces oiseaux ont bien existé et c'est lui qui les avait peints ! Il savait tout faire, même peindre. D'ailleurs il y a quelques tableaux de lui accrochés sur les murs au Tameyé.

¹² « Mission de la jeunesse », le portulan, 1947

Les mouettes sont les mieux réussis, en plein ciel rose, papa et maman en tête, avec leur vaste envergure, leur vol sûr et calme. Jean-Pierre les suit gauchement, les yeux sur sa mère. Puis, c'est Michel qui se retourne, en plein vol et regarde la petite Odile à peine sortie de l'eau et qui prend son essor. J'ai passé quelques heures délicieuses à dessiner cela, aussi agréables qu'à écrire ces pages : délices des passe-temps de vacances.

[Le Livre de Consolation \(1950\)](#)

J'aimerais me rappeler plus de cette période de mon enfance quand il arrangeait notre chambre, la chambre des enfants à la Solitude. C'est seulement les oiseaux peints au-dessus des lits qui m'ont marqué et aussi le coq. Il y avait à la Solitude un grand jardin et une magnifique vue sur la baie de Villefranche. Il y avait aussi un poulailler au fond du jardin, avec un beau coq, mais pas du tout commode. Il n'aimait pas qu'on empiète son domaine. Peut-être était-il jaloux pour ses poules. Un jour j'avais ouvert la porte du poulailler, sans doute pour jouer avec les poules. En tout cas le coq s'est précipité sur moi et j'ai couru, couru jusqu'à la maison pour me réfugier dans le salon. Derrière la porte vitrée, le coq me regardait mais je me sentais tellement en sécurité que je lui faisais des pieds de nez.

Je n'ai pas assez de souvenirs de la Solitude, nous avons dû la quitter alors que j'avais six ans. Mais cette maison qu'il avait choisie avec Marinette juste après leur mariage a beaucoup représenté pour lui. Il a vécu là des moments très forts, il a vu arriver quatre bébés, il a supporté la mort des grands-parents et particulièrement celle de sa mère, il a souffert beaucoup, mais a eu aussi des joies merveilleuses.

Hier soir je suis allé dans la chambre des bébés. J'allais simplement vérifier une fenêtre à cause du vent. Et puis, je me suis approché des petits lits. Jean-Pierre sur le côté, en chien de fusil, la joue reposant sur ses mains. Michel allongé et prolongé de toute sa chemise, sur le dos, les bras au-dessus de la tête. Je me suis agenouillé dans l'ombre. On n'entendait que le bruit régulier du coucou, les coups de bélier du vent sur les volets et dans les espaces de répit, les respirations imperceptibles de mes deux bébés. Je ne pensais à rien, mais j'étais très heureux. J'admirais. Ces merveilleuses petites bouches, si finement brodées, ces paupières aux cils délicats, ces petites mains pleines de baisers. Quel don de Dieu ! Et. quelle richesse vaut ce prodigieux cadeau. Dire qu'à cette heure je pourrais être seul en ce monde et sans raison de vivre.

Je n'ai rien dit et n'ai pas joint les mains. Mais je me suis senti sourire et ce sourire était une action de grâces. Comment puis-je me tourmenter pour tant de choses avec ces enfants comme une perpétuelle bénédiction sur ma maison. Avec quel abandon et quelle confiance ils dormaient là, sous notre garde. Père ! Je suis leur père. Ils auront pour moi la vénération que j'avais pour le mien. Suis-je vraiment digne de la tâche qui m'attend ?

Mais ne pensons pas à l'avenir. Restons dans le recueillement de cette veillée paisible. J'y ai puisé des forces nouvelles. Je me suis endormi tout apaisé.

[Le Livre de Consolation \(1950\)](#)

Les périodes les plus sacrées pour la famille étaient les vacances. Il ne s'agissait pas d'éparpiller les enfants dans des colonies de vacances, choses détestables, ni de les confier à des grands-parents inexistantes. Non ! Nous partions tous ensemble, toute la famille avec le dernier bébé et c'était pour aller camper dans des endroits perdus en pleine montagne, jusqu'à 1700m. Jamais Adeline et Henri, ses parents, n'auraient eu une telle idée, même s'ils louaient souvent une maison à Valberg pour l'été parce que l'air de la montagne était préférable à la Côte d'Azur au mois d'août. C'est sans doute l'influence du scoutisme où il avait trouvé ce ressourcement dont il avait besoin qui l'a incité au camping sauvage tel que nous l'avons pratiqué. On partait dès le début des grandes vacances après avoir chargé les bagages et le matériel dans la voiture Citroën 11 chevaux. Il fallait une galerie sur le toit et une remorque toujours bien remplie pour

loger tout ce qui allait nous permettre de vivre quelques semaines. Nous nous entassions dans la Citroën, sept enfants et les deux parents. Le bébé était installé dans un hamac tendu à travers l'auto au-dessus de nos genoux à l'arrière. Anne-Marie restait devant avec maman, elle avait toujours mal au cœur ! Quelle épopée ! Et bien sûr il ne s'agissait pas de trouver un camping organisé. L'auto grimpait jusqu'au plus profond de la vallée choisie, nécessairement à l'altitude du mélèze, seul arbre admis comme ombrage et lorsque le chemin n'était vraiment plus carrossable on montait les tentes, c'est à dire la grande tente, lieu de vie et deux petites pour les garçons et les filles. A eux deux, ils avaient une énergie, un enthousiasme qui laisse rêveur.

Ils voulaient une grande famille, je ne sais pas pourquoi. Tous les deux ont été fils et fille unique, peut-être en avaient-ils souffert. Mais ils ne savaient pas dans quelle aventure ils s'engageaient ! Déjà avec trois enfants, il rêvait de sa liberté perdue et cherchait à la retrouver dans son métier, dans ses balades en montagne, dans l'écriture. Déjà il se posait des questions sur elle. Comment faisait-elle pour accepter d'avoir tout perdu pour se consacrer entièrement à sa famille ?

Comme sa vie d'autrefois devait être plus heureuse. Sa vie d'études d'abord, ces études qu'elle aimait, où elle réussissait si brillamment; sa vie professionnelle, ce monde d'enfants qui l'entourait et la chérissait. Sa vie de jeune fille sportive et libre; fille sauvage, fille de grand vent, fille de Provence petite et nerveuse aux cheveux couleur d'olive, aux grands yeux de velours. Comme ma vie l'a durcie !

[Le Livre de Consolation \(1950\)](#)

Plus je reviens sur l'histoire de Jean et Marinette, plus je prends conscience combien une famille est un organisme vivant. Je pense que le fait d'être une famille nombreuse joue un rôle important : plus il y a d'enfants, plus l'esprit de famille devient fort, cela devient une sorte de supra-conscience à laquelle il serait illusoire de vouloir échapper. Les parents ont bien sûr un rôle majeur dans la création de cette conscience familiale, ils vont générer un art de vivre basé sur des habitudes, des rites, des idées, des représentations de la réalité. Plus ils sont liés par leur amour, leur joie de vivre, leur humour et leur entente, plus cette conscience familiale prend corps et agrège les consciences individuelles de chacun. Et cela était le cas pour Jean et Marinette. Rien que ces camps sauvages dans l'austérité de la montagne laissent nécessairement des traces dans les mémoires et contribuent à former cette solidarité familiale.

Cette culture familiale, il en parle dans son dernier livre : *aisément repérable, elle fait le bonheur des enfants. Ils y sont habitués, ils connaissent les thèmes récurrents, les plaisanteries et blagues souvent répétées, les questions taboues, celles qui fâchent et celles qui amusent. C'est un nid complexe, étroitement serré. Il est respecté avec joie par les habitués, dès que la porte s'ouvre ; il est différent dans chaque famille. Les mots sont les mêmes, mais il y a chaque fois un ton particulier, un type d'accueil, de sourire, un encouragement à rester soi-même et à s'épanouir dans ce milieu vivant.*¹³

Tous les deux, ils avaient senti ce besoin d'avoir une famille unie et forte sans doute pour combler le vide de leur solitude. Et tous les deux ont contribué à créer cette harmonie étrange qui lie ensemble des caractères différents. Un savant dosage de générosité, de bon sens, d'humour, d'amour et surtout d'enthousiasme. Cela faisait partie de sa vision humaniste, il

¹³ « L'art d'aimer », L'Harmattan, 2007

n'aurait pas pu vivre dans les dissensions, c'était même son cauchemar et il nous disait souvent « J'espère que le bon sens Onimus saura pour vous prévenir des disputes. » En fait son esprit avait besoin d'amour pour vivre, sans amour il se serait éteint petit à petit, en perdant son plus précieux don : son enthousiasme. Et le milieu familial lui a toujours retourné cet amour dont il avait besoin. Il a aimé vieillir au Tameyé avec Marinette à ses côtés et les enfants qui papillonnaient, venant et repartant, mais finalement toujours présents.

Dès les premières années, il avait senti ce besoin de rituel pour canaliser, ordonner, préparer l'émergence de la conscience familiale. Je me rappelle la prière le soir, à genoux, avant de monter se coucher et même le bénédicité parfois avant le repas. Il a aussi instauré le cérémonial de l'appellation : maman nous la tutoyons, lui nous le vouvoyons. Quelque chose d'immuable, impossible à transgresser. Je pensais que mes propres enfants adopteraient cet usage simplement en m'entendant parler, par imitation. Mais non ! Tous les petits-enfants de la famille l'ont tutoyé sans hésitation et à mon grand effarement !

Sans un certain cérémonial, la vie s'effrite dans la vulgarité : souvent la simplicité de beaucoup de foyers n'est faite que de négligence ou de pauvreté d'imagination. Le baiser du soir, l'adieu pour la nuit sont des moments chargés de noblesse ; voilà ce qu'il s'agit de dégager. Eviter l'emphase mais ne pas tomber dans l'excès de dépouillement. Il faut que j'améliore le cérémonial de la maison : je suis sûr que nous y prendrons tous plaisir et que notre vie de famille devenue plus expressive, sera plus profondément vécue.

[Le Livre de Consolation \(1950\)](#)

Peut-être aussi pressentait-il que la famille était sa bouée de sauvetage dans un monde qui se délitait. Il fallait un renouveau, un ressourcement et je crois qu'il l'a trouvé dans sa famille. Bien sûr il n'a eu de cesse de reconquérir cette liberté qu'il avait perdue, souvent il partait le dimanche dans une balade à ski nous laissant seuls avec maman, mais l'harmonie de la famille est restée centrale dans sa réflexion. C'était un support nécessaire à son humanisme.

Ses enfants l'ont déçu, certainement. Il aurait tant voulu les voir devenir des chercheurs, des gens qui creusent la matière pour mieux la comprendre, des gens qui sont à la pointe ultime des connaissances, des gens qui font avancer la science et contribuent à l'émergence de l'homme de demain. Ses enfants l'ont déçu, j'en suis sûr, mais malgré tout, et c'est l'essentiel, ils ont été à la source de cette conscience familiale, ce *bon sens Onimus* comme il avait coutume de dire. La vie de Jean Onimus ne peut être disjointe de la vie de sa famille, je pense qu'avec Marinette, il a réalisé le rêve de son enfance, *un vieux rêve d'une vie en commun dans la confiance et l'amitié.*

Leur amour s'est transformé au fur et à mesure que la famille se créait. L'amour du début, un amour à deux entraîné par une attirance intellectuelle et physique, cet amour s'est élargi, ouvert et nous y avons pris notre part. Oui, il y a eu des moments intenses de joie pure dans la famille.

Ensemble ils n'ont pas voulu dénaturer cet amour par des méthodes contraceptives (encore rudimentaires à l'époque), ils ont laissé la nature faire pour eux, ils ont accueilli ces bébés qui arrivaient avec un bonheur transparent. Leur amour était trop généreux pour se satisfaire de calculs étroits. Il n'y avait pour eux qu'une contraception possible : l'abstinence. En fait cela s'accorde parfaitement avec la philosophie qu'il a défendue jusqu'à la fin de sa vie : l'évolution ne peut qu'amener le triomphe de l'esprit sur l'animalité. C'est l'émergence d'une conscience universelle dont la famille serait un des prolégomènes.

Elevons-nous donc au-dessus des « politiques » de la natalité et de l'arsenal misérable des contraceptifs. N'opposons pas à ces techniciens un simple conservatisme méprisant et négatif (...) Elevons le débat et portons le au niveau qui lui est naturel : au niveau humain intégral et dans les perspectives générales de l'Evolution qui va

*vers un surplus de spiritualité. (...) C'est par un approfondissement de sa nature même – c'est à dire de l'amour – que le mariage pourra s'élever à une chasteté que réclame conjointement la réalité économique et la santé morale de la société. Comme toujours le charnel et le spirituel sont en partie liés et travaillent en commun au même progrès.*¹⁴

Oui, l'amour est le vecteur porteur pour dégager l'Esprit de l'Animalité. Sa mission reproductrice doit s'effacer au profit d'une nouvelle dimension, une dimension spirituelle, une troisième voie qui va lui permettre d'atteindre les *valeurs proprement religieuses de l'amour oblatif*. (...) *Ce qui est admirable, c'est que l'apparente impasse de la surnatalité et la nostalgie du grand amour nous orientent vers le même point obscurément pressenti.*

C'est Teilhard de Chardin qui lui a suggéré la voie et il le cite longuement dans « Un livre pour mes filles » :

*Entre un mariage toujours polarisé socialement sur la reproduction et une perfection religieuse toujours présentée théologiquement, une troisième voie nous manque décidément. (...) Non point fuite (par retranchement) mais conquête (par sublimation) des insondables puissances spirituelles encore dormantes sous l'attraction mutuelle des sexes.*¹⁵

En fait, il n'a jamais accepté la disparition du mariage telle qu'on le voit aujourd'hui. Pour lui le mariage représente le confluent nécessaire entre l'amour charnel, physique et l'amour spirituel. Ce conflit entre l'animalité de l'homme et une conscience par essence purement intellectuelle. Il ne peut pas concevoir l'homme esclave de son animalité, il ne peut pas supporter que l'homme se laisse submerger par l'instinct sauvage, simple héritage d'un passé animal. En ce sens le mariage représente un engagement spirituel qui vient canaliser un amour en émergence. Un tel engagement est nécessaire pour permettre le mûrissement de cet amour, encore dominé par les pulsions sexuelles. Cela il l'a senti au plus profond de lui-même quand l'esprit de la famille, son âme, a commencé à apparaître. Là est la source, le moteur invisible du progrès spirituel de l'homme. Sans l'amour dégagé de son animalité et conscient d'être la fusion de deux âmes, l'homme se serait pas autre chose qu'une limace.

Le mariage restaure l'amour dans toute sa beauté, sa pureté. C'est l'amour durable, c'est un engagement qui fusionne l'attirance instinctive, sauvage, de deux êtres avec quelque chose qui dépasse la compréhension et qui est du domaine de l'âme. C'est dans cette fusion que l'amour naît vraiment. La réflexion sur l'expérience du mariage est une des voies directes qui restent ouvertes en direction du spirituel. Elle sert de point de départ à la découverte du sacré.

[A quoi sert le mariage ? \(2003\)](#)

N'est-ce pas un rêve ? Une chimère ? Une illusion ? Ont-ils vraiment vécu cet amour riche de spiritualité dont il parle ? Quelles étaient leurs relations réelles, était-ce vraiment un échange où chacun apportait un peu de lui-même ou simplement une vision égoïste qui convenait à sa vision de l'évolution humaine ? Je me suis souvent posé la question, surtout durant ces derniers mois quand maman dérivait dans un monde où les barrières s'estompaient et que papa essayait

¹⁴ « Un livre pour mes filles », Desclée de Brower, 1964

¹⁵ Teilhard de Chardin, « Le Coeur de la matière »

désespérément de la rattraper, de la ramener dans le chemin correspondant au ressenti d'un amour sublimé par l'âge, « un amour vieilli comme du bon vin ».

En fait il faudrait écrire leur histoire et tout ce qu'ils ont pu vivre ensemble pour comprendre que les liens tissés au fil des années ne pouvaient pas se dissoudre, que vraiment ils avaient su faire vivre leur relation jusqu'à l'amener au niveau spirituel ultime quand la chair disparaît à jamais et que reste le simple bonheur de vivre ensemble. Oui, ils ont vécu tellement de choses ensemble ! Une famille de sept enfants, des vacances toujours ensemble, ces vacances pendant lesquelles ils aimaient tant réunir la famille, tous les enfants autour d'eux. Le camping en montagne dans la solitude nécessite une participation active de chacun et cela laisse des traces, les nombreux voyages enfin qu'ils ont fait à deux qu'ils ont tellement appréciés (maman nous parlait encore de Madagascar, de la Nouvelle Zélande, de cet ancien premier ministre du Québec qui les avait accueilli lors d'un séjour au Canada et qui venait encore les visiter au Tameyé). Oui tout ce vécu commun tisse nécessairement des liens.

Durant les derniers mois maman ne pouvait plus le supporter, elle allait jusqu'à le battre avec sa canne ! Elle avait des mots étranges qui semblaient refléter des rancœurs jamais dites, rentrées, étouffées. Nous avons pu alors imaginer que tout n'avait pas été aussi clair, aussi limpide que nous pouvions le croire. Nous nous sommes posé la question de leurs relations réelles ? Celles qu'on ne voit pas, surtout quand on est enfant. Je crois que ces manifestations d'humeur exprimaient simplement un mal de vivre immédiat. La maladie de papa le rendait difficilement supportable, il pissait partout, cela sentait et on n'arrêtait pas de faire marcher la machine à laver. Alors cela exaspérait maman dont le cerveau fatigué ne se maîtrisait plus. Oui elle n'en pouvait plus.

Elle n'était pas particulièrement atteinte par une maladie irréversible, elle mangeait encore bien le jour de l'enterrement de papa. Pourtant elle s'est laissé mourir trois semaines après. Pour moi, la vie de leur amour représente quelque chose d'exemplaire, presque miraculeux.

Avant de mourir, papa a écrit le petit texte d'adieu suivant. Sans doute pensait-il mourir avant elle et il tenait à la remercier pour tout ce qu'ils avaient pu faire ensemble.

Marinette chérie,

Les Inséparables sont à jamais séparés. Ainsi le veut la nature, ce qui semble ne devoir jamais finir s'achève. Je te quitte sans trop d'inquiétude car je sais que nos enfants vont s'occuper de toi et ne te laisseront pas seule. L'idée que tu puisses te trouver seule m'est insupportable.

Tu subis un choc, ta vie va être changée mais je te sais très courageuse dans le silence et la discrétion. Il va falloir très vite t'habituer à cette nouvelle existence – elle est inéluctable.

Moi je m'en vais, je disparaïs. Mais je veux te dire en te quittant pour toujours un immense merci. Tu as su créer pour nous deux, pour nous tous un certain bonheur qui est une rare mais toute naturelle réussite. Tu as su porter la médiocrité de nos pauvres vies à un niveau qui justifie l'existence et compense ce qu'elle a d'horrible. Merci pour ta patience, ta bonté, ton sourire, ta rassurante présence. Merci Marinette. Je te serre très fort la main et te dis adieu.

Ton très vieux Jean